Langres. — Imp. Moderne 31 2586

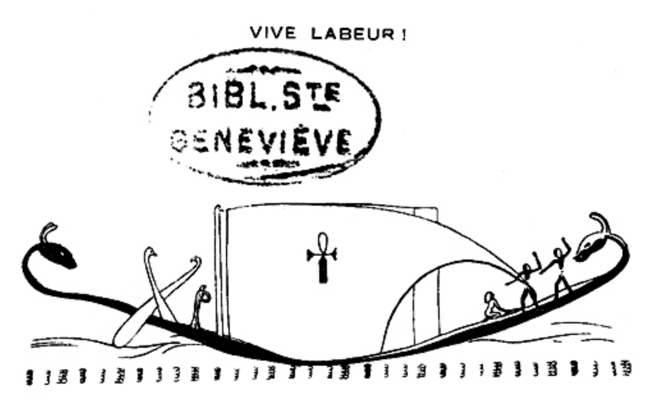
Prix : 50 fr.

EDOUARD DRIAULT

UNE PAIX QUI SOIT LA PAIX



VIVE LABEUR !



COLLECTION « LA BARQUE D'ISIS »
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'EDITIONS ET DE PUBLICITÉ
58, RUE PIERRE-CHARRON — PARIS VIIIe

Du même auteur

L'unité française, in-12, 1914.

La France au Rhin, in-8°, 1916.

La République et le Rhin, en collaboration avec Christian Schefer, 2 vol. in-16, 1918 : — I. Le Rhin frontière républicaine de la France. — II. Le problème économique. — *Librairie du Recueil Sirey.*

La Paix de la France, la politique internationale de 1918 à 1935, in-8°, 1936. — *Librairie du Recueil Sirey.*

La Question d'Orient : I. De ses origines à nos jours (1921) ; — II. La paix de la Méditerranée (1938) ; — 2 vol. in-8°. — *Editions des Presses Universitaires.*

Napoléon et l'Europe, 5 vol. in-8°. I. La politique extérieure du premier Consul (1800-1803) ; — II. Austerlitz. La fin du Saint-Empire (1804-1806) ; — III. Tilsit. La politique orientale de Napoléon (1806-1809) ; — IV. Le Grand Empire (1809-1812) ; — V. La chute de l'Empire. La légende de Napoléon (1812-1815). — *Librairie Félix Alcan.*

Napoléon-le-Grand. L'immortelle épopée du drapeau tricolore, 3 vol. in-4°, 1930, richement illustrés : I. Bonaparte. La France nouvelle ; — II. « L'Empereur ». — L'Europe nouvelle ; — III. L'homme du peuple. Sous le signe des Trois couleurs.

Napoléon architecte, in-4°. Planches de monuments ; colonnes et arcs de triomphe.

Apocalypse selon Jean. L'Ascension de l'humanité, brochure in-8°.

EDOUARD DRIAULT

UNE PAIX QUI SOIT LA PAIX

HEUREUX CEUX QUI FONT LA PAIX :
CAR ILS SERONT APPELÉS LES FILS DE DIEU.
- MATT. 9. V.

Le présent ouvrage a été tiré à 3000 exemplaires par l'*Imprimerie Moderne*, à Langres, autorisation n° 1. dépôt légal 2e trim. 1945.

AVERTISSEMENT

Ces pages ont été écrites en octobre 1944, au lendemain de la victoire de Normandie, si imprévue, si complète, si bienfaisante, qu'elle parut à tous miraculeuse. J'ose dire qu'elle fut bien un miracle et qu'il est impossible, même à ceux qui raisonnent, de n'y pas voir une volonté surnaturelle.

Notre publication a été longuement retardée ; il n'est sans doute pas nécessaire d'en dire les motifs ; on sait les difficultés économiques qui paralysent, même de plus en plus, la production littéraire.

Ce retard d'ailleurs a eu des avantages, en ce sens que les événements ont confirmé notre discours avec une précision et dans des proportions inespérées, — en sorte que nous n'avons rien à y changer.

C'est qu'il était le résultat d'une réflexion et d'une expérience de trente ans, 1914-1944, qui n'ont pas cessé de nous en imposer les formules.

En 1915, dès le lendemain de la défaite de Charleroi et de la première victoire de la Marne, nous avions fondé le *Comité de la Rive Gauche du Rhin,* dédié à nos glorieux morts, « pour que leur sang n'ait pas été versé en vain ». Tout simplement, nous voulions que la paix qui allait venir, et qui fut la paix de Versailles, mît enfin la France à l'abri des invasions barbares, et que pour cela on redressât la barrière du Rhin.

On ne nous a pas écoutés ; nous avons même été honorés des vitupérations de la presse allemande et des sévérités de la censure française. On a eu tort de ne pas nous écouter, de ne pas écouter le Maréchal FOCH, qui a vu littéralement tout ce qui est arrivé depuis. On sait qu'il a refusé d'assister à la signature de la paix de Versailles : car ce n'était pas la paix.

Nous avons essayé ici, à notre manière, d'y parer, c'est-à-dire de trouver les conditions politiques et morales qui auraient peut-être réussi à la maintenir tant bien que mal.

En 1935, c'est-à-dire au lendemain de l'avènement du Chancelier Hitler-Arminius et de sa collusion avec Cesare Mussolini, nous avons écrit deux livres où nous avons voulu dire où l'on en était en présence des audaces de plus en plus provocantes de l'Axe. L'un intitulé *La Paix de la France, la politique internationale de l'après-guerre 1918-*

1935; il annonçait déjà la fin de Satan, sans trop y croire. L'autre : *La question d'Orient, la Paix de la Méditerranée 1921-1936,* suite de notre première *Question d'Orient*, que nous avions poussée d'éditions en éditions jusqu'à la belle paix de Sèvres, 1921 ; ce livre était dur au fascisme.

Nous nous félicitons, après coup, d'avoir alerté l'opinion contre les entreprises néfastes des deux Nemrods. On ne nous a pas écoutés : ainsi Cassandre quand elle annonçait aux Troyens leur prochain désastre.

Ces deux livres, en 1940, ont disparu, emportés par les camions allemands jusque de l'autre côté du Rhin. N'importe ! Ils ont montré le chemin à la grande victoire et au châtiment.

Et il se trouve qu'ils ont été prophétiques, puisque la situation est aujourd'hui, 1945, ce qu'elle était lors de l'armistice de Rethondes, et qu'en vérité l'armistice du 11 novembre 1918 a pu être commémoré magnifiquement dès 1944. Rien de plus expressif, au point de vue historique, que la visite à Paris, en ce 11 novembre 1944, de Winston Churchill et Anthony Eden, et que les acclamations qui les ont accueillis.

Ils renouaient la chaîne des temps. Ils achevaient, après vingt-six ans, ce qui n'avait été qu'ébauché ; ils avaient vu, et nous avec eux, les erreurs commises et les garanties à prendre. Les erreurs seront sans doute corrigées et les garanties prises.

Il ne faut pas laisser toute espérance.

E. D.

I

VERSAILLES 1919. UNE PAIX SABOTÉE 1919-1939

:-:

La victoire de 1918. La fin du pangermanisme.

Le président Franklin Roosevelt, en inaugurant sa campagne électorale le 25 septembre 1944, a pu dire :

« Des millions de républicains de tout le pays sont avec nous dans notre détermination inébranlable de construire une paix idéale. »

On peut dire que c'est le vœu de millions de républicains de tous les pays.

Le Président continue : « Il y a des tâches que nous devons maintenant achever avec la même volonté et le même dévouement qui nous ont conduits sur la route de la victoire. Il y a la tâche de terminer victorieusement la plus terrible de toutes les guerres aussi rapidement que possible et avec le minimum de pertes de vies humaines. Il y a la tâche d'instaurer un système international propre à assurer une paix qui ne devra pas être troublée à nouveau. Et il y a la tâche de convertir notre économie de guerre en économie de paix.

« La victoire des Alliés dans cette guerre sera la victoire de la démocratie ; cela constituera une affirmation de puissance et de vitalité du gouvernement par le peuple, telle que l'histoire n'en a jamais vue. Nous avançons, avec l'aide de Dieu, vers la grande époque de la réalisation d'un monde libre, construit par des hommes libres et tel qu'il n'a jamais été connu, ni même imaginé comme possible. »

Rien de plus exact, et ce sera pour la plus grande gloire des Etats-Unis et pour la plus certaine prospérité des « nations unies », unies à l'image des Etats-Unis, races et peuples divers unis dans la fraternité du travail, — selon la prière suprême de Jésus au soir de l'Eucharistie, ἵνα πάντες ἓν ὦσιν, afin que tous ils soient *un*.

Qu'on permette à un historien français, spécialiste, si l'on peut dire, en histoire générale, d'en dire son sentiment, qui sera surtout un sentiment de reconnaissance, profonde parce que raisonnée.

L'œuvre qui s'achève, avec l'aide de Dieu, a été préparée déjà

soigneusement, aussi sous le patronage des Etats-Unis, par la paix de Versailles, qui couronnait une semblable victoire, sur le même ennemi.

Elle avait mis fin au pangermanisme des Hohenzollern qui déjà avait mis les destins de l'humanité dans le pire danger : — l'Allemagne au-dessus de tout, l'orgueil de Satan.

Car, au lendemain de notre désastre de 1870, notre premier Sedan, l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II prétendait à l'empire de la terre. La *Triplice* avait déjà réuni les puissances germaniques, Allemagne et Autriche, avec une Italie prise de la même frénésie d'impérialisme. Le *Bagdad-Bahn* portait les prétentions de l'Allemagne jusqu'à l'Océan Indien, et Guillaume II mettait sa main dans celle du Sultan, massacreur des Grecs et des Arméniens. L'Allemagne voulait la maîtrise des mers, comme plus tard la maîtrise de l'air ; elle poussait ses colonies et ses établissements à travers tous les océans, sur tous les continents. Le dessein de la domination universelle s'affirmait impudemment.

L'alliance franco-russe de 1896 et l'entente franco-anglaise de 1904 y préparaient la résistance nécessaire. Et ce fut la première guerre mondiale, 1914-1918. La France, à cause de sa situation géographique, en porta le poids le plus lourd. Elle y gagna sur la Marne, aux Champs Catalauniques, de Joffre à Foch, les victoires décisives. Mais elle y fut épuisée d'or et de sang : 1.500.000 morts. C'est là qu'il faut chercher les causes premières de son second Sedan en 1940.

Là déjà les Etats-Unis vinrent au secours de la France, qu'ils appelaient « la Jeanne d'Arc des nations », et au secours de la liberté, dont ils sont avec elle les plus magnifiques représentants. PERSHING eut ses soldats à la reconquête de notre Alsace-Lorraine. « La Fayette, nous voilà ! » Le Président WILSON fut le héros de la paix, *peace-maker*, — de ceux dont le Christ a dit sur la montagne de Galilée : « Heureux ceux qui font la paix, car ils seront appelés les fils de Dieu ! »

Oui, il faut partir de la paix de Versailles. Il faut que les Etats-Unis achèvent, comme dit le Président Roosevelt, la tâche commencée il y a plus de trente ans. Il faut voir pourquoi la paix de 1919 n'a duré que vingt ans, reprendre et consacrer ses principes démocratiques, et corriger les erreurs qui l'ont remise en question tout de suite : — Une épreuve à retoucher et à finir.

LES LIBERTÉS NATIONALES. LE DROIT DES PEUPLES A DISPOSER D'EUX-MÊMES.

Cette première défaite de l'Allemagne permit déjà quelques réparations de ses envahissements de violence, et d'abord la réparation la plus expressive, le châtiment du crime commis en 1871 sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, — le retour de l'*Alsace* et de la *Lorraine* à leur patrie française.

La leçon vaut pour la France. Mais elle a une portée plus haute et plus générale, plus humaine, — le droit de *tous* les peuples à disposer d'eux-mêmes : c'est désormais et à jamais la loi de l'histoire et de la justice.

Cependant la France ne retrouva que ses frontières de 1870, non celles de la première République et de la *Gallia*. Elle n'eut pas la *frontière du Rhin* qui peut seule garantir sa sécurité et sa grandeur normale. La restitution de l'Alsace et de la Lorraine demeura précaire ; on ne tarda pas à s'en apercevoir. Et il faut donc y faire attention pour l'avenir.

L'Italie, qui avait lâché la Triplice à temps et connu son devoir de nation latine et démocratique, fut plus heureuse que la France. Elle eut *Trente* et *Trieste*, ses dernières provinces irrédimées. Elle fut achevée en son unité géographique telle que la nature l'a établie ; elle eut sa frontière au Brenner, à la haute barrière des *Alpes*.

Par l'application hardie des mêmes principes, les peuples opprimés par l'Allemagne et par l'Autriche furent libérés. La *Pologne*, que sa situation a faite de toutes parts si vulnérable et si malheureuse, fut restaurée, pour une nouvelle carrière qui sera glorieuse si elle veut bien se discipliner.

On vit naître, ou renaître, la *Tchéco-Slovaquie*, une si vaillante nation, toute illustrée sous le nom de la *Bohême* et de ceux de Jean HUS et de Jean ZISKA, dans six cents ans de guerres et d'insurrections contre la domination germanique. On vit naître la *Yougo-Slavie*, *Serbes*, *Croates* et *Slovènes*, si courageusement accrochés à leurs libertés comme à leurs montagnes jusqu'aux rivages de la mer Adriatique. On vit tous les *Roumains* enfin rassemblés dans la *Grande Roumanie*.

Mais la *Russie* était absente aux délibérations et aux résolutions de la paix de Versailles. Et il en demeurait un grand malaise.

Ne faut-il pas être insensé pour prétendre supprimer la Russie de la carte de la terre ?... Il se pourrait qu'elle en fût une pièce maîtresse. Nous allons y venir.

La *Grèce*, grâce aux victoires du roi CONSTANTIN sur les Turcs et les Bulgares en 1912-1913, obtint au traité de *Sèvres* en 1920 la satisfaction au moins partielle de ses revendications ethniques et historiques au plateau d'Asie Mineure. Mais les grandes puissances ses alliées la laissèrent malheureusement exposée à la vengeance des Turcs, et elle subit en 1922 un affreux désastre dont il faudra corriger les effets.

L'*Egypte*, si avide et si digne de sa liberté, avec les souvenirs prestigieux d'une histoire de cinquante siècles, ne fut pas admise aux

délibérations de Versailles et n'obtint qu'une promesse d'indépendance. Il faudra faire aboutir cette promesse. On n'aura pas à le regretter.

En attendant, l'*Orient* reste encore informe et trouble. Il se peut que ce soit le plus délicat des problèmes qu'il va falloir résoudre tout à l'heure.

Le pangermanisme fut chassé de l'Extrême-Orient et de l'Océan Pacifique, de ses établissements du *Chan-Toung* et de *Kiao-Tchéou,* à la gorge de la Chine. Mais ce fut au profit du *Japon* qui s'était prononcé contre l'Allemagne afin de prendre sa place et sa succession.

Le pangermanisme fut chassé de l'Afrique Centrale et de l'Afrique Australe, où il avait des établissements déjà redoutables, du *Togo* et du *Cameroun* aux rivages de l'Océan Indien, en ambition et en passe de faire de tout le continent africain une province de l'Empire allemand.

Il ne fut pas absolument chassé de l'Amérique du Sud, où il garda ici ou là des colonies ou des clientèles en réserve pour d'autres entreprises encore malfaisantes.

Ainsi en Europe même, mais partout ailleurs qu'en Europe, la paix demeurait inachevée, inorganique. Elle n'avait été qu'un partage et une répartition sommaire des dépouilles arrachées à l'usurpation allemande. Elle laissait en suspens des problèmes essentiels. Elle n'était qu'*une paix,* elle n'était pas *la Paix*.

C'est que les Etats-Unis n'y étaient venus que sur le tard. Et la victoire de 1918 n'avait pas le caractère universel et absolu et décisif de celle de 1944..., la Victoire des victoires.

La Société des Nations.

C'est aussi que les Etats-Unis et les autres puissances victorieuses, sûrs de leurs intentions pacifiques, avaient cru, en la pureté de leurs consciences, à l'efficacité de la *Société des Nations*. C'était une si noble idée, la *Société des Nations!* Son seul nom était le signe, la Parole de Paix. Les Nations réunies en société, ne devaient-elles pas trouver, naturellement et sans effort, le moyen de ne pas se battre ? Deux hommes honnêtes, dans la rue, songent-ils à prendre une mitraillette en bandoulière ? Car, au fond d'elles-mêmes, les nations ne veulent pas se battre. Ce sont les mauvais bergers qui les jettent les unes sur les autres.

Et la *Société des Nations,* aux rives du beau lac où le Rhône assagit ses caprices, a donné quelque satisfaction aux espérances que l'on avait fondées sur elle; les petites nations surtout s'apprêtaient à grandir sous cette tutelle.

Toutes, grandes et petites, rêvèrent même d'y associer l'Allemagne,

pour dormir encore plus tranquillement : l'Allemagne nouvelle, l'Allemagne de Weimar, l'Allemagne qui avait signé la paix, évoquait d'autres souvenirs et manifestait d'autres intentions que l'Allemagne prussifiée des Hohenzollern. Les illusions qu'elle donna sont naturelles; elle-même y fut peut-être sincère; et pendant quelques années, les nations, toutes les nations, travaillèrent de tout leur cœur à l'établissement de la paix, d'une paix solide.

En 1924, après de beaux discours, le *protocole de Genève,* en dressa le programme juridique en ses trois points logiquement noués : arbitrage, sécurité, désarmement.

L'année suivante, 1925, fut l'année de *Locarno*. Sur l'initiative de Gustav STRESEMANN, de bon accord avec Aristide BRIAND agissant au nom de la France, l'Allemagne proposa un pacte de sécurité réciproque; et, après débats délicats, on arriva aux *Actes de Locarno,* — toute une série de conventions d'arbitrage entre l'Allemagne et les nations voisines, naturellement sur la base de la paix de Versailles, sous la garantie formelle de l'Angleterre et de l'Italie. On y vit donc l'aube de la paix.

En 1926, l'Allemagne demanda elle-même un siège à la Société des Nations.

En 1928, le *pacte Kellogg,* au nom même des Etats-Unis, mit la guerre *hors la loi,* maudit la guerre. Stresemann, au nom de l'Allemagne, vint le signer à Paris.

En 1930, toutes les Puissances, y compris les Etats-Unis, signèrent un *pacte général d'arbitrage*. Et l'on organisa solidement la *Cour permanente de justice internationale de la Haye*.

C'est alors qu'Aristide BRIAND, l'homme de Locarno, mit en avant, avec beaucoup de légèreté, un projet de *Fédération Européenne,* — *les Etats-Unis d'Europe*. Un tel projet, comme d'autres qui lui ont ressemblé ne pouvait pas assurer la paix; s'il mettait d'accord, en apparence du moins, la France et l'Allemagne, il ne pouvait plaire, ni à l'Angleterre à cause de ses Dominions, ni à la Russie autant asiatique qu'européenne, ni aux Etats-Unis qui y pouvaient voir une menace. Faire une Europe, c'est dresser contre elle les autres continents et soulever les pires conflits. Le projet malencontreux de Briand tomba très vite et ce fut la fin de sa carrière politique. On retrouvera quelque chose de cette conception ténébreuse chez Pierre Laval et Hitler.

Cependant l'Allemagne de Stresemann avait habilement exploité les avantages qu'elle avait déjà obtenus; l'empressement avec lequel on avait accueilli ses moindres dispositions pacifiques, lui faisait la preuve de la haute considération qu'on avait d'elle, — aussi de la crainte qu'elle inspirait.

Et, de session en session, elle avait fait admettre le principe de

l'évacuation anticipée de la *rive gauche du Rhin*. Dès 1930, c'était chose faite; l'Allemagne était libérée totalement. Gustav Stresemann mourut peu de temps après, à 51 ans. S'il avait vécu il aurait obtenu la restitution de l'Alsace-Lorraine, le Reichsland, ou quelque morceau de notre empire colonial, ou une part de l'encaisse-or de la Banque de France. L'Allemagne ensuite a oublié ce grand Allemand. Il était pour la France et pour la paix un ennemi plus redoutable qu'Hitler. Il faudra faire attention, demain, aux Stresemann plus qu'aux Hitler.

Cependant, en ces dix ans, la *Société des Nations* avait montré les intentions les meilleures et fait sincèrement tous efforts de réconciliation et de pacification. On ne peut rien lui reprocher à cet égard, sinon, d'avoir trop montré son amour pour la paix. On en abusera.

Elle ouvrait tous les espoirs. Elle avait naturellement une prédilection pour les petites nations dont elle était la protectrice et qui comptaient sur sa vigilance et sur sa force, au moins morale. Sur ce thème, on y a vu les scènes les plus émouvantes.

Et elle travaillait, de part et d'autre, comme si elle avait eu devant elle un avenir de siècles. Elle avait formé un *Bureau International du Travail* qui avait ouvert une vaste enquête sur la répartition des matières premières et la distribution des produits fabriqués.

Déjà, il y a un siècle, les *Saint-Simoniens* de l'époque romantique avaient calculé que les biens de la terre, méthodiquement recueillis, étaient tels que toutes les nations et tous les habitants de chaque nation devaient jouir d'un bien-être incomparable et d'une prospérité inouïe, — ou, comme on dit, d'un standard de vie inconcevable.

On y allait : — la *Paix*, le *Pain*. L'humanité ne demande rien de plus; et quand elle les aura, ce sera la *Cité de Dieu*.

Ce sont les propres paroles du discours présidentiel.

EN L'ABSENCE DES ETATS-UNIS.

La *Société des Nations* du Président Wilson était de nature, sinon de taille, à conduire l'humanité à la Cité de Dieu. Mais il aurait fallu lui donner les moyens d'enrayer les mauvaises volontés, de briser les attentats.

C'était une bonne machine de paix; mais, neuve et improvisée, ses ouvriers ne surent pas la manœuvrer; ils tiraient chacun de son côté et se regardaient de travers.

Ce fut tout de suite un grand malheur qu'elle fût abandonnée par son propre inventeur, le seul homme qui pût la mettre au point. Sûrement le Président Wilson en fut navré comme quiconque choit de

l'azur au fond d'un puits grouillant de vipères. Ce n'est pas lui qui renia son œuvre chère; mais il avait oublié de consulter le Sénat de Washington, si jaloux de son autorité constitutionnelle. Il fut désavoué, et les Etats-Unis ne parurent pas à la Société des Nations.

Cela se comprend aussi. Le Président Wilson était venu en Europe et l'avait parcourue triomphalement, non pas orgueilleusement. Le Sénat était resté de l'autre côté de l'eau, sur le plancher américain. Il ne voyait que l'Amérique, tout au plus les deux Amériques, aussi le Pacifique. Il méprisait l'Europe d'autant mieux qu'elle avait eu besoin des Etats-Unis pour sortir de l'ornière; il ne désirait pas autrement la connaître. Il ne réalisait pas, ayant fermé sa fenêtre, que ce qui se passe en Europe ne peut pas laisser l'Amérique indifférente. Il n'avait pas encore fait le tour du monde.

Les événements l'instruisirent très vite.

En attendant, les Etats-Unis ne suivirent les embarras et les désordres de l'Europe que de loin et de haut. Ils se glorifiaient beaucoup du pacte Kellogg, la guerre hors la loi; ils s'enorgueillissaient du *moratoire Hoover*, qui faisait confiance à l'Allemagne, non pas autant à la France, 1931. Ils ne pardonnaient pas à la France de ne pas s'empresser de payer les dettes de guerre dont le moratoire Hoover lui refusait les moyens.

Cependant, la *Société des Nations* cahotait à chaque pas. Comment s'en étonner ? En sa constitution, elle n'était en somme qu'un Congrès diplomatique, non pas même de plénipotientiaires, seulement d'ambassadeurs, que les méchants canardaient à bout portant; — une Conférence de paix en permanence, c'est-à-dire en instance et non en exécution de paix.

Un théâtre magnifique établi pour le plaisir des yeux et l'écoute des oreilles. Elle a entendu les plus admirables manifestations oratoires, et quel public ! Les conducteurs de peuples, et, derrière eux, l'humanité en quête de son destin. Elle a vu à sa tribune les plus illustres personnages de ce temps; cependant elle n'a pas vu Mussolini, ni Hitler. Elle a vécu jour après jour, sans répit, parmi les intrigues, les chantages, les *combinazioni* les plus compliquées, les plus périlleuses, les plus pittoresques. Elle a vu des coups de théâtre, toute la salle en émoi; et la salle, c'est l'univers : guerre ? paix ? pain ? famine ? A quelques jours ou quelques semaines d'intervalle, elle a applaudi, elle a acclamé des entrées solennelles, pleines d'expériences : c'est donc la paix ? Elle a tremblé de tous ses nerfs en présence de sorties sensationnelles : non, c'est la guerre !

Une table de jeu unique au monde pour les joueurs audacieux qui ne cherchent que le moment de mettre la bombe dessous. Au dehors, voici Adolf HITLER; depuis Versailles, il maudit la paix; il répète chaque jour la grande pitié où défaille l'Allemagne, il maudit la So-

ciété des Nations. Dix ans de fièvres autour de la paix, autour des laborieuses parlottes de Genève ; on y délibère sous les avions en piqué.

Janvier 1933, Adolf HITLER Chancelier du Reich ; MUSSOLINI, qui a lié partie avec Berlin, même avec Londres, contre Paris, prépare l'invasion de l'Ethiopie : *à noi !*

Juillet 1933, *Pacte de Rome :* la France liée des quatre membres ; l'opération réussie, le Reich, trois mois après, quitte la Société des Nations : chacun sait ce que cela veut dire.

Cela ne condamne pas la Société des Nations ; cela, au contraire, en démontre la nécessité absolue ; mais cela révèle que pour le moment elle n'a qu'une autorité vaguement morale, sans rien pour réprimer les insolences, répondre aux provocations...

Mais, juste en même temps qu'Hitler, 4 mars 1933, après une élection triomphale et pleine de promesses, Franklin ROOSEVELT prend le pouvoir à Washington.

Adolf HITLER, Franklin ROOSEVELT : le beau duel à raconter pour les historiens de l'avenir ! Relisons ci-dessus le discours du Président : ce n'est déjà plus le ton et l'atmosphère de l'Assemblée de Genève. Nous y reviendrons, à Genève, ou ailleurs...

LA DOCTRINE DE L'UNITÉ ALLEMANDE.

La leçon est là.

Qui a fait sauter le laboratoire de la paix ?

Si l'on veut la paix, il faut faire sauter la machine de guerre, la *Wehrmacht* qui, depuis plus de cent ans, bouleverse et ruine le monde entier.

Or le traité de Versailles, — c'est son erreur fondamentale, celle qui l'a fait sauter lui-même, — n'a pas osé toucher à l'*Allemagne*. Il a consacré son unité, et il sera plus difficile, désormais, de la corriger. Pourtant il le faut.

Et c'est le droit, le droit historique aussi bien que politique : nous l'allons montrer tout à l'heure : Paix ou Guerre.

On ne s'est donc permis, en 1919, avec une sorte de timidité, que quelques rectifications de frontières ; d'ailleurs soumises à plébiscite : du côté de la Belgique, du Danemark, en Silésie. Et l'Allemagne ne manquera pas d'y revenir, les considérant comme provisoires. Elle tranchait dans le vif quand elle nous arrachait l'Alsace-Lorraine.

En somme, les auteurs de la paix de Versailles considérèrent l'*unité allemande* comme un dogme. L'Allemagne ne connaît qu'un dogme : ***la force fait le droit;*** et même, ***la force est le droit.*** Et elle joue de la guerre à coup sûr, puisque, si elle gagne, elle prend ce qu'elle veut ; si elle ne gagne pas, elle ne perd rien.

Il y a, à travers les siècles, de ces dogmes pernicieux, qui, à base d'injustice et d'usurpation, de pillage et d'oppresssion, se perpétuent dans la consécration de la conquête. Le dogme de l'*intégrité de l'empire ottoman* a été, pendant plus de cent ans, aussi malfaisant que mal fondé, et ce ne sont pas les Grandes Puissances qui l'ont mis en pièces ; les peuples des Balkans se sont libérés eux-mêmes en leur magnifique croisade de 1912-1913.

Il en est de même et il en sera de même de l'*unité allemande*. Qu'on se dégage enfin de cette métaphysique à base de violence et faite de formules creuses. Qu'on regarde aux réalités. Elles ne se discutent pas.

Qu'était l'*Allemagne* il y a cent ou cent cinquante ans ?

Jusqu'à la Révolution française, elle était faite de plusieurs centaines de petits Etats qui ne se plaignaient pas tant de leur sort. Par le fait de la réunion de la *Rhénanie* à la France, au temps de la première République, la constitution du *Saint Empire* fut considérablement modifiée ; la victoire de NAPOLÉON à Austerlitz acheva de le démolir. Et l'Allemagne se trouva composée en 1813 de 25 ou 30 Etats de grandeur moyenne, les plus importants étant l'*Autriche*, la *Prusse*, la *Bavière*, la *Saxe*, le *Wurtemberg*, le *Hanovre*.

Ils furent groupés en une *Confédération germanique* qui fut le champ clos de la rivalité de l'Autriche et de la Prusse.

L'Autriche comprenait en outre des provinces non allemandes, Bohême, Hongrie, Croatie, Transylvanie ; elle fut, pour cette raison, peu à peu éliminée par la Prusse, qui groupa autour d'elle la *Confédération de l'Allemagne du Nord*.

C'est seulement en 1866, — il n'y a pas cent ans —, que la bataille de *Sadowa*, gagnée par la Prusse sur l'Autriche et sur les Allemands du Sud, pour la plupart catholiques, assura l'hégémonie des *Hohenzollern* de Prusse sur l'ensemble des Etats allemands, sauf l'Autriche. Et c'est seulement en 1871, qu'après la défaite de la France à *Sedan*, l'*Empire allemand* fut proclamé à Versailles. — Une œuvre de guerre, de *Wehrmacht*, viciée à la racine par la violation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Il ne faut pas comparer l'unité allemande, toute faite de violence, à l'unité française élaborée patiemment à travers plus de dix siècles par la réunion fraternelle de nos provinces et consacrée solennellement, pieusement, par la *Fédération du Champ de Mars* au 14 juillet 1790, premier anniversaire de la prise de la Bastille.

Ce n'est pas la force des baïonnettes et des canons qui fait les nations ; c'est la volonté, la conscience de l'unité ; c'est la communion des cœurs.

Il ne faut pas généraliser la doctrine de l'unité nationale ; il faut la confronter avec l'expression des volontés libres. L'unité ibérique n'est qu'un dessin géographique. Le Portugal y a toute son indépendance

à l'égard de l'Espagne, et il poursuit à côté d'elle ses destinées particulières.

Une unité nationale comme celle de l'Allemagne, forgée à coups de canon, impitoyable à toute manifestation d'esprit local ou régional, se peut-elle comparer à celle du *Royaume-Uni* de Grande-Bretagne et d'Irlande, — à celle de l'*U. R. S. S.*, qui rassemble les populations slaves dans la communion de leur doctrine et de leur foi, — ou à celle des *Etats-Unis*, qui offre à l'humanité toute entière un si merveilleux modèle d'unité nationale, toute faite de volontés libres.

Ne faisons pas à l'unité allemande l'honneur d'un pareil crédit.

Que les vainqueurs de 1944 appliquent à la paix de demain leur doctrine et leur mentalité, et non celles de la Wehrmacht.

CONTRE LA FRANCE ET CONTRE LA RUSSIE. L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN.

Mais pourquoi les vainqueurs de 1918 ont-ils commis une erreur aussi grave ?

Il faut aller au fond des réalités, et, si possible, des intentions. Il est à craindre que, parmi les vainqueurs de l'Allemagne, d'aucuns aient été inspirés par la défiance à l'égard de la France et de je ne sais quel impérialisme français.

La France avait eu le principal mérite de la victoire finale, comme elle y avait fait les plus cruels sacrifices. On crut qu'elle était capable d'en abuser et qu'il importait de la contenir à son tour par une Allemagne laissée assez forte ; on craignit, que, si l'Allemagne était affaiblie et dissociée, la France n'imposât son hégémonie à tout le continent.

On voit à quelle puissance s'adresse ce reproche, à celle qui avait abaissé pour la même raison la France de Louis XIV et celle de Napoléon.

Pauvre France, de la Marne et de Verdun, crucifiée pendant quatre ans, saignée à blanc, 1.500.000 morts, et combien de blessés, de gazés ! On eut peur qu'elle n'eût envie de « remettre ça », et de partir à la conquête de la terre.

En aurait-elle été capable ?... Elle ne pouvait songer qu'à panser ses plaies, à se refaire une jeunesse, à travailler... Peut-on espérer maintenant que son nouveau désastre dissipera enfin ces fantômes, derrière lesquels l'Allemagne a pu se refaire tranquillement ?

Il faut que l'on sache qu'il n'y a pas de puissance au monde plus attachée à la paix. Est-ce sa faute si elle est la plus proche voisine de la puissance de guerre, de la *Wehrmacht* sans cesse renaissante ? N'est-elle pas par cette situation et par sa valeur et par ses qualités et par tout son génie, le bouclier de l'univers, la barrière de la liberté ?

Alors n'écartez pas le bouclier, pour que la *Wehrmacht* la frappe en plein cœur. Elle ne serait pas la seule victime.

L'histoire dit et répète que là est le secret de la paix de demain.

Sans doute aussi les vainqueurs de 1918 ont pensé qu'une Allemagne forte était nécessaire pour contenir la Russie, pour la refouler au-delà de l'Europe centrale, le plus loin possible vers l'Asie : — un raisonnement dont Adolf Hitler s'est tellement servi qu'il a fini par l'user et par s'y user. La Russie ayant fait sa paix séparée à *Brest-Litowsk* n'était pas à Versailles, et elle fut pour cela tenue au ban de l'Europe.

Erreur qui pouvait, qui faillit être mortelle ! Qu'on y songe ; si la Russie s'était donnée à l'Allemagne, comme elle parut faire en 1939, et si cet accord avait eu la solidité de celui qui unit aujourd'hui, si heureusement, la Russie aux Anglo-Saxons, quel eût été le sort de l'Europe et du monde ? La Russie de STALINE, en brisant les forces principales de la *Wehrmacht*, a sauvé la liberté.

Il ne faudra pas l'oublier. Ce serait funeste. Il faut appeler, il faut garder la *Russie*, comme la *France*, parmi les Grandes Puissances de l'Europe, dans l'intérêt de tous.

Il faut faire attention de ne pas considérer l'*équilibre européen* comme une panacée : encore une doctrine qui a fait plus de mal que de bien ! Foin des doctrines, métaphysique de la politique ! Ne considérons que les réalités, qui sont pressantes. Ne pourrait-on pas soutenir que l'équilibre est une formule aussi néfaste que l'impérialisme ? L'équilibre absolu est-il possible ? Il cesse au moment même où on l'établit. La vie est mouvante, incessamment, tumultueusement. Les hommes et les peuples ne sont pas des poids morts à jeter dans les plateaux d'une balance en regardant l'aiguille. L'aiguille des intérêts et des passions ne cesse pas de s'affoler. Faut-il se battre pour qu'elle ne bouge plus ?

En tout cas, il est manifeste que l'Allemagne vaincue en 1918 a bénéficié largement de la doctrine de l'équilibre européen.

C'est la doctrine de l'équilibre européen qui l'a sauvée alors, redressée depuis, et jetée si terriblement sur les libertés du monde. Nous demandons aux vainqueurs d'aujourd'hui de ne pas sacrifier les libertés du monde à une formule aussi ténébreuse qu'explosive...

L'ALLEMAGNE REDRESSÉE ET ÉVACUÉE. GUSTAV STRESEMANN.

Et nous voici devant le déroulement implacable des faits.

Messieurs les saboteurs de la paix de Versailles, — y compris HITLER et MUSSOLINI, regardez-y et faites votre *mea culpa;* vous avez fait du beau travail !

L'Allemagne redressée.

La France désarmée.
L'Allemagne déchaînée.
Voilà le drame en trois actes que nous venons de vivre. Ne pensez-vous pas qu'on puisse baisser le rideau ?

Accablée, pour avoir tant détruit, d'une indemnité de réparations formidables qui en effet ruinait son économie, l'Allemagne y trouva facilement prétexte pour ne pas payer. Elle n'avait pas d'or; elle dévalorisa son mark dans des proportions inimaginables.

D'où une sarabande pittoresque de parlottes et de conférences, généralement sur la Côte-d'Azur. — *rocking-chairs* et gros cigares. Tous les experts financiers de partout s'y cassèrent la tête : faire sortir 310 milliards de zéro !

POINCARÉ trouva la solution :

L'Allemagne a des mines, des matières premières, du charbon, du fer, des usines colossales, un bassin industriel qui est peut-être le plus puissant du monde. Qu'elle y travaille, sous mon contrôle; je recueillerai, et il faudra très peu d'années pour qu'elle ait payé tout ce qu'elle doit.

Sommation en ce sens de la France et de la Belgique. Naturellement, refus de Berlin.

Et en janvier 1923, Poincaré fit occuper le bassin de la *Ruhr* par les armées du général Degoutte. Ce fut extrêmement facile. L'Allemand est très doux et docile quand il n'est pas armé jusqu'aux dents. Le gouvernement de Berlin n'y opposa que la résistance passive et elle n'eut rien d'héroïque. Et les mines et les usines de la Ruhr se mirent à travailler, sous la direction des ingénieurs français et belges dont on apprécia le mérite. Le rendement dépassa les calculs.

Cependant l'occupation française sur la rive gauche du Rhin et dans le bassin de la Ruhr n'y rencontrait pas que des ennemis; les *Rhénans* n'aiment pas tellement les « gens d'au-delà de l'Elbe ». Ils se souviennent de la *Gallia* dont la frontière était au Rhin, et des aimables relations entretenues avec la France pendant dix siècles par les électeurs ecclésiastiques de *Cologne*, *Mayence* et *Trèves*, et des armées de *Sambre-et-Meuse* et de la réunion à la France en ses *frontières naturelles* au temps de la première République. Par le fait de ces circonstances, ils tentèrent un mouvement séparatiste qui parut un moment devoir réussir. Il entraîna tout à travers l'Allemagne un travail de réaction contre Berlin, en Bavière, en Thuringe... Le geste de Poincaré disloquait l'Allemagne. C'était la Paix.

Mais STRESEMANN comprit le péril mortel. Il exploita le mécontentement soulevé à Londres par le spectre de l'impérialisme français. Il disait : « Ce n'est pas l'or du Rhin que veut M. Poincaré, c'est le Rhin ». Il avait raison. Plutôt que la *France au Rhin*, l'Angleterre y préféra Hitler. Au lieu d'une *Rhénanie* française ou amie de la France, elle eut *Siegfried* et sa lourde épée. Elle n'a pas compris alors. A-t-elle compris depuis ? Nous verrons bien !

Stresemann se hâta de capituler. Il fabriqua une monnaie solide, le *rentenmark*, qui fit tout de suite prime sur le franc. Une conférence fut réunie pour faire les additions et les répartitions qui convenaient. Ce fut le *plan Dawes*. Moyennant quoi la Ruhr fut évacuée, et le séparatisme rhénan fut étouffé.

On n'a pas cessé de jeter la pierre à Poincaré. Il est le seul homme qui ait vu clair. Les gouvernements de Londres, de Rome et de Washington ont eu tort de lui faire l'opposition malveillante qui l'a brisé. Ainsi ils ont laissé venir la guerre atroce que nous venons de subir. Ils ont fait leur expérience; ils ont eu leur récompense. Lui, ne l'a pas vue...

Poincaré mort en 1934, HERRIOT et BRIAND n'eurent pas d'autre politique que de le désavouer et de défaire ce qu'il avait fait, et avec beaucoup de mauvaise foi, disant : c'est sa politique brutale qui avait ainsi ameuté l'Allemagne et l'Europe contre nous. Il faut réparer.

Donc, la main tendue à l'Allemagne : on ne peut pas toujours se battre; faisons la paix, une vraie paix avec l'Allemagne, avec Stresemann, avec Hitler s'il le faut. Plus de guerre avec l'Allemagne, plus de guerre, la paix.

Stresemann a bien joué; mais le jeu était facile avec des partenaires aveugles. Et l'on eut les accords de Locarno, avec le sourire de l'Angleterre. Et la France donna le nom de Neville Chamberlain à quelques rues de ses villes; il s'en fallut de peu qu'elle ne leur donnât le nom de Gustav Stresemann; il est mort trop tôt.

Et l'on passa l'éponge sur tout le vilain passé.

Et l'Allemagne entra à la *Société des Nations*.

Et la *rive gauche du Rhin* fut évacuée complètement : la libération de la Rhénanie ! C'était fait dès 1930.

Et l'Allemagne va y jeter, sans tarder, les fondations de la *ligne Siegfried*...

Vous entendez, vaillants soldats de l'Amérique et de l'Angleterre, pourquoi vous vous battez si durement ! Pourquoi vous mourez si héroïquement ! Vous avez compris, vous !

FOCH aussi avait compris. On ne l'a pas entendu !...

LA FRANCE DÉSARMÉE.

La France désarmée.

Ce ne fut pas plus difficile, chacun y mettant du sien et du zèle, et vous devez commencer à comprendre pourquoi la France a laissé tomber ses armes en juin 1940.

Son crime ? — Avoir trop souffert, avoir trop vaincu.

La Marne. Verdun ! Joffre. Foch. Mangin. Franchet d'Esperey ! Des victoires à couvrir une fois de plus les tableaux de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile ! Trop de gloire !

Les Etats-Unis sont absents, de parti pris, ne connaissant que la question des dettes, s'irritent que la France paie mal. 1.500.000 morts, cela n'entre pas en ligne de compte.

L'Angleterre est jalouse et inquiète. Elle a Napoléon dans l'œil.

Et l'Italie ! La monstrueuse Italie de MUSSOLINI. La *marche sur Rome*, octobre 1922. Depuis lors, la France n'a eu de l'Italie que les procédés et les manifestations les plus insupportables. Elle les a supportés avec une patience évangélique : soufflets sur les deux joues, et avec répétitions.

La paix de Versailles lui a pourtant donné ses frontières naturelles, et solides, l'a portée au sommet des *Alpes*. Cela, paraît-il, n'a pas de valeur, — c'est la valeur qu'aurait le Rhin pour nous. En tout cas, cela ne suffit pas. Elle a ses « chemises noires » ; elle porte le deuil de ce qu'elle n'a pas eu, c'est le signe qu'elle l'aura.

Tunis, « à noi ! » La France a occupé Tunis en 1881 : un vol inqualifiable ; Tunis était à l'Italie, « *à noi* » depuis vingt siècles, depuis Scipion l'Africain et les guerres puniques. — La *Savoie*, « à noi ! » La dynastie qui règne à Rome, n'est-ce pas la maison de Savoie ? N'a-t-elle pas ses tombeaux à l'abbaye de Haute-Combe ? — *Nice*, « à noi ! » C'est la patrie de Garibaldi. — La Corse, « *à noi !* » On y parle une langue qui ressemble plus à l'italien qu'au français ; et Napoléon y est né ; *Napoléon*, « à noi ! »

Mais c'est le démembrement de la France ? — Eh oui ! c'est le démembrement de la France. Elle a fini sa carrière. — Mais la Marne, Verdun ? — Eh oui ! Mais elle n'en peut plus ; on peut lui tomber dessus. L'avenir, « à noi ». La Méditerranée, toute la Méditerranée, *mare nostrum*, « à noi ».

Pour plus de sûreté en ce jeu dangereux, alliance intime, fraternelle, avec HITLER, l'homme qu'il nous faut ; il n'est pas embarrassé de scrupules. L'AXE : c'est-à-dire l'axe où s'orienteront les destins de l'humanité pour mille ans et plus.

Voici HITLER Chancelier du Reich, janvier 1933. C'est le moment.

Macdonald, au nom de l'Angleterre, fait la liaison entre Hitler et Mussolini. Il vient à Genève, mais il ne fait que passer ; c'est à Rome qu'il va.

Pacte de Rome, Pacte à Quatre, juillet 1933. La France ne peut pas se dérober. Mais elle est isolée ; et, si elle se dérobait, elle serait étranglée. Il est entendu, entre les Quatre, que tout conflit sera désormais soumis à l'arbitrage de la Société des Nations ; moyennant quoi, on va procéder à des mesures de désarmement qui permettront aux

dictateurs sans contrôle de s'armer jusqu'aux dents, les démocraties empêtrées pendant ce temps dans le contrôle parlementaire.

Octobre, trois mois après, Hitler quitte la Société des Nations en faisant sonner les éperons de ses bottes.

1934. On sait la situation de la France en 1934, le désordre des partis, l'émeute à la place de la Concorde. Cependant, le voyage de BARTHOU à Varsovie, Prague, Bucarest, Belgrade, rallie les amis de la France dans toute l'Europe. Il faut l'abattre. Le roi ALEXANDRE et Barthou sont assassinés ensemble à Marseille, octobre 1934.

Alors, France isolée, France désarmée, France déchirée.

Il ne faut plus se gêner.

7 mars 1935. Les troupes allemandes passent le Rhin et reprennent garnison dans les forteresses de la rive gauche ; on achève les redoutes et les galeries de la *ligne Siegfried*.

La France proteste, mais si bas qu'elle révèle son inertie et son impuissance.

Octobre 1935, les troupes italiennes partent à la conquête de l'*Ethiopie*. Puis, ce sera l'*Albanie*. Puis, ce sera l'*Empire Romain* proclamé au Capitole.

César. Auguste.

15 mars 1938. L'*Anschluss*, l'Autriche réunie à l'Allemagne. N'est-elle pas la patrie de Hitler ? N'est-elle pas allemande ?

C'est l'unité allemande.

Si le chancelier autrichien a été assassiné au passage, c'est qu'il ne l'avait pas compris.

Septembre 1938. Hitler veut que les régions tchécoslovaques qui sont peuplées d'Allemands soient réunies à la Grande-Allemagne. — Mais, c'est la mutilation de la Tchécoslovaquie ! — Pourquoi pas ? — Alors, c'est la guerre ! On se rencontre à *Munich* : Hitler, Mussolini, Chamberlain, Daladier pour la France. Le monde tremble... Non, c'est la paix ; on a cédé à Hitler, car il avait son grand sabre ou sa mitraillette.

Et voici la Tchécoslovaquie mutilée. Mais cela ne fait pas beau sur la carte.

Six mois, plus tard, 15 mars 1939, elle est toute occupée et supprimée.

A qui le tour ? A la *Pologne*. Le *couloir de Dantzig* est si commode pour arriver à la guerre !

Après la Pologne, ce sera la *France*...

Comprenez-vous pourquoi la France, en juin 1940, a laissé tomber ses armes ?

L'ALLEMAGNE DÉCHAINÉE.

L'Allemagne déchaînée.

Voilà donc la *Wehrmacht* dans le sentier de la guerre. Et pour cinq ans. Elle est la plus formidable machine de guerre qu'on ait jamais vue. Et Hitler lui a fait une piqûre de fanatisme qui vaut les incantations des divinités infernales.

Septembre 1939. Pauvre *Pologne!* Pologne martyre ! Sans cesse détruite et ressuscitée ! Depuis deux siècles, après dix siècles de grandeur ! Au XVIIIe siècle, martyre tout entière, écartelée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. *Finis Poloniæ*. Ressuscitée par Napoléon. Rejetée au tombeau en 1815 pour cent ans. Ressuscitée en 1918. Son âme immortelle lui fait une vaillance inlassable.

Septembre 1939. La voilà sous les griffes de la *Wehrmacht*. Elle résiste. Mais comment ne serait-elle pas vaincue ? Elle défend *Varsovie*. Varsovie n'est plus qu'une ruine. La Pologne succombe, disparaît, n'existe plus qu'à l'étranger, — aussi, au cœur indomptable de ses enfants. Cinq ans plus tard Varsovie se bat encore, mais pour la libération. Il faut que ce soit une résurrection, en pleine gloire ?

1940. Pauvre France ! Un Sedan, pire que l'autre. Une débâcle militaire inouïe, jusqu'aux Pyrénées ; un exode lamentable des populations civiles, sous la radio de Goebbels, sous les bombardements d'avions en piqué, en rase-motte. On a songé aux invasions barbares du Ve siècle.

Quatre ans d'occupation, de « collaboration » sous la botte, de pillage méthodique, absolu, de tout, de ses denrées alimentaires, de son beurre, de sa boucherie, de sa charcuterie, de ses légumes, de ses fruits, de ses vêtements, de son linge, de ses chaussures, de son charbon, de ses minerais, de ses machines, de son sucre, de son lait... jusqu'à la famine : — En France, doulce France, plus de pain, plus de vin. Deux millions d'hommes, ses jeunes hommes, cinq ans dans la geôle allemande. Le reste de ses hommes valides, ses meilleurs ouvriers, déportés en Allemagne, au travail pour l'Allemagne. Tout pour l'Allemagne. Une barbarie scientifique, raffinée, perfectionnée, parfaite. L'Allemagne aura porté la *Barbarie*, littéralement, à son *maximum d'invention et d'action*.

Elle s'en fait gloire.

Pour nous, il faut que ce soit une inoubliable leçon.

1941. Guerre à la Russie. Par-dessus la Pologne, devenue le bastion avancé de la *Wehrmacht*, toute la *Wehrmacht* sur les grandes routes de la Russie ; une inondation irrésistible, de motocyclettes à mitrailleuses, de chars de guerre de tous calibres, forteresses roulantes, du golfe de Finlande à la mer Noire, en quelques semaines, jusque devant *Leningrad*, jusque devant *Moscou*, jusque dans *Stalinegrad* ; plus loin, jusqu'au *Caucase*, jusqu'aux plus hauts sommets du Caucase, jusqu'aux pétroles de Bakou, jusqu'à la Caspienne, aux confins de l'*Asie*.

Alors, qui arrêtera la victoire mondiale de la *Wehrmacht*, la toute-puissance de guerre ?

Une vision d'empire, d'empire universel, pour mille ans.

Et de l'autre côté de la Russie, de l'autre côté de la terre, le *Japon* venu à l'*Axe*, afin que l'Axe fasse tout le tour du Globe.

Alors, une vision d'enfer ! Faut-il donc laisser toute espérance ?

Peut-être fallait-il que le flux barbare fût général, pour que le reflux fût général et complet, pour que l'invasion barbare fût ramenée toute à son point de départ, à son officine diabolique, *Berlin*.

Les desseins de la Providence sont insondables. Il ne se peut pas que ces événements formidables ne se soient pas déroulés sous le regard de Dieu.

Au sommet de la marée jusque-là irrésistible, voici le roc où elle se brise.

Stalinegrad. L'*épopée de Stalinegrad*. Six mois d'une lutte gigantesque, le duel le plus farouche de la guerre ; les deux adversaires au plus haut point de leurs moyens et de leur valeur...

La *Wehrmacht* affrontée, et impuissante, à Stalinegrad.

C'était la décision de la guerre. Elle sera longue, mais on sait où elle ira. Elle n'ira pas à Moscou. Elle ira au repaire de Satan, à Berlin.

Autour de Stalinegrad, qui reste le plus haut sommet de l'immense bouleversement, — où se règlent pour mille ans, les destinées allemandes, — les autres nations en bataille ont le temps d'organiser scientifiquement, méthodiquement, à coup sûr, l'investissement de la monstrueuse forteresse.

L'*Ethiopie*, reconquise sur les Italiens de Mussolini, rendue à son négus. L'*Egypte*, victorieusement défendue contre les armées allemandes de l'Afrique du Nord, refoulées pas à pas sur la *Libye*, la *Tripolitaine*, la *Tunisie*. La France, présente à Brazzaville, au Tchad, et, en octobre 1942 à *Alger*.

1943. L'universelle préparation de l'outillage nécessaire, insuffisant jusque-là. Les Etats-Unis, l'Angleterre, la Russie, en plein travail de tous leurs bras, de toutes leurs ressources, de toute leur ardeur et de toute leur foi, pour la lutte sacrée...

Téhéran : CHURCHILL, ROOSEVELT, STALINE, les organisateurs de la victoire : elle n'échappera pas, elle est chronométrée, elle est codifiée.

1944. Le soleil de la libération. Le grand soleil de la victoire, pour toute l'humanité. Il faut se hausser au plus haut sommet de l'enthou-

siasme et de l'imagination pour arriver à l'intelligence d'une pareille histoire. On y sent du miracle, ne fût-ce, d'abord, que dans la communion de tant de volontés tendues vers l'heure de la décision.

6 juin 1944. Staline a achevé la libération de toute la Russie. Il est à *Varsovie*. Il est en *Roumanie*, en *Serbie*, en *Hongrie*. Les insurrections nationales sont prêtes à recevoir les armées de la délivrance, en Grèce, en Tchécoslovaquie, en France.

C'est l'heure d'EISENHOWER.

Débarquement anglo-américain en *Normandie*. Déjà une éclatante victoire : le « mur de l'Atlantique » renversé d'un coup d'épaule.

Deux mois de martèlement, de pilonnage, pour ouvrir le passage aux armées britanniques et américaines, — bientôt 3 ou 4 millions d'hommes.

15 août, la fête de Napoléon, l'Assomption de la Sainte-Vierge : les armées allemandes tournées par Avranches, enveloppées de tous côtés, la route de Paris largement ouverte, comme si le rideau s'était tiré. *Paris* libéré dans une magnifique insurrection qui rappelle les plus grandes journées de sa grande histoire : la prise de la Bastille, ici la *bataille de Paris*.

La France libérée d'un bout à l'autre, la France dotée, comme par miracle, d'une armée toute neuve, toute jeune, d'une autre Sambre-et-Meuse, déjà devant Belfort, en vue du Rhin.

En quelques semaines, la guerre gagnée. Pour en finir, jusqu'au fond du mal, il faudra quelques mois peut-être... Mais Dieu a prononcé.

On va s'asseoir à la table de la Paix. Voyons si on saura faire une autre paix que celle de Versailles, si on saura faire la *Paix*.

Asseyons-nous derrière les faiseurs de paix, « les fils de Dieu ». A l'occasion, jetons un regard entre leurs épaules. Pardon de l'indiscrétion ! Mais, sauront-ils enchaîner Satan ?

***

MAI 1945. — 1914-1945 : la guerre aura duré trente ans. La première guerre de Trente ans, 1618-1648, a dégagé les libertés germaniques, et ainsi les libertés de l'Europe des prétentions des Habsbourg d'Autriche à la monarchie universelle. Ce furent les traités de Westphalie.

La seconde *Guerre de Trente ans*, 1914-1945, dégagera les libertés germaniques et ainsi les libertés de l'Europe et du monde, des prétentions de la Prusse à la maîtrise de l'univers.

Souhaitons à la paix de demain la fortune qu'a eue celle d'hier.

II

L'ALLEMAGNE TOUTE EN WEHRMACHT

:-:

LES ALLEMAGNES.

De quoi s'agit-il ? Ainsi disait FOCH.

De mettre l'Allemagne dans l'impossibilité de nuire, dans l'impossibilité de déchaîner la guerre tous les vingt-cinq ans. Il s'agit de détruire sa machine de guerre, sa *Wehrmacht*.

Il faut d'abord la bien connaître. Il faut y regarder de près. Il faut démonter pièce à pièce la sinistre invention. MIRABEAU disait déjà : « La guerre, l'industrie de la Prusse ».

Ici, il ne faut pas improviser ni tergiverser. Il faut consulter les faits, c'est-à-dire la géographie et l'histoire, même aller au fond des consciences. Le temps ne garde pas ce que l'on fait sans lui. Le temps construit. Comment a-t-il construit l'Allemagne ? C'est avec les éléments qu'il fournit qu'on construira quelque chose de durable.

L'Allemagne n'est pas une construction simple. On a dit de l'Allemand : l'homme à deux âmes. En tout cas, tous les Allemands ne se ressemblent pas. Il y a beaucoup de variétés d'Allemands. Y a-t-il au monde une seule nation dont les composants soient aussi différents ?

C'était en 1815, après la défaite de Napoléon. GŒTHE, qui était de Francfort-sur-le-Mein, et STEIN, qui était de Nassau, se rencontrent à *Cologne* et visitent ensemble la cathédrale. Gœthe s'y attarde, s'y complaît, s'y recueille, admire, évoque, ne tarit pas en réflexions, en exclamations ; on l'imagine en quelque manière : la cathédrale sous le regard de Gœthe. Stein reste morne, absent ; il ne voit pas, il n'entend pas ; il est fermé à la beauté du spectacle, à la leçon d'histoire ; il prendrait pitié de la folie de Gœthe ; il rêve à *Iéna* où la Prusse disparut un moment, à *Leipzig*, à *Waterloo* où elle vient de se refaire pour d'autres batailles...

Qui est l'Allemand ? L'un et l'autre ?

Non, l'Allemand, c'est Gœthe. Stein n'est que le Prussien. Le malheur, pour nous tous, c'est que les Allemands se soient ou aient été harnachés en Prussiens.

Une dualité qui remonte au plus lointain des siècles, aux origines mêmes de la race. Nous y trouverions un exemple de la dualité de

l'homme qui est un animal physique et un être moral. Mais n'anticipons pas.

Voici, d'une part, un siècle avant Jésus-Christ, l'invasion des *Cimbres* et des *Teutons*. Ils viennent de cette forêt germanique autour de laquelle se rassemblent aujourd'hui même les innombrables légions de la liberté, le repaire jusqu'où il faudra aller. En quelques mois, ils traversent le Rhin; ils ravagent la Gaule; ils détruisent tout; ils ne savent que détruire, piller, exterminer. Ils descendent la vallée du Rhône. Ils vont à Rome. On tremble à Rome.

MARIUS amène ses légions. Il enveloppe les bandes teutoniques, de tous les côtés par de savantes manœuvres. Il les cerne dans la plaine d'*Aix-en-Provence*, et, sous le glaive romain, il en fait, pendant des journées entières, un massacre effroyable; il n'en reste rien. Le champ de bataille demeura, longtemps après, un affreux charnier. On l'appela *Campi putridi;* nous disons Pourrières.

C'est une histoire à répétitions.

Pour arrêter ces hordes avant qu'elles ne fussent prises d'un nouvel accès de rage, Rome conquit et organisa la Gaule jusqu'au Rhin; elle construisit sur la rive gauche des forteresses robustes qui devinrent de grandes cités, *Cologne, Coblence, Mayence, Trèves;* elle construisit une muraille, même de l'autre côté du fleuve, de Coblence à Ratisbonne, du Rhin au Danube.

Vous sentez bien que c'est cela qu'il faudra faire tout à l'heure.

Barrière du Rhin: Rome et la *Gallia* purent vivre dans la paix pendant quelques siècles. Mais toutes choses humaines passent. L'empire romain connut la décadence. Rome oublia les vertus qui avaient fait sa grandeur et sa force.

Les Barbares reparurent; leur fureur, *furor teutonicus,* a son rythme. Quand ils ont, ils se repaissent; quand ils n'ont plus, ils pillent.

Le 1er janvier 406, les bandes des Vandales, Alains, Suèves, Burgondes, passent le Rhin; d'autres, Wisigoths, Ostrogoths, ont passé le Danube. Et ce fut la plus grande catastrophe de l'histoire générale, la fin du monde antique.

Sur tout le chemin, hécatombes, viols et tueries, ravages de toutes sortes, exploits de ce qu'il y a de plus féroce en l'homme, la *schadenfreude,* — le mot n'existe qu'en allemand — *Rome,* en 410 par les Wisigoths, en 455 par les Vandales, saccagée de fond en comble : sur des centaines de milliers de cadavres, les palais dans les flammes. Allez-y : vous verrez leurs murailles de travertin à nu, les plaques de marbre arrachées, laissant de grands trous noirs qui sont comme des yeux qui pleurent : *sunt lacrimœ rerum.*

Les Barbares sur les ruines de Rome. Derrière eux, *Attila* aux Champs Catalauniques : Attila, le fléau de Dieu; il demeure le héros de leurs poèmes, de leurs lieds, de leurs *Niebelungen.*

Est-il mort ? N'est-il pas immortel ?

Est-ce l'Allemagne ?

D'autre part, après le baptême, — dont Hitler aurait voulu laver l'Allemagne, et pour cause, — du Rhin au Weser et à l'Oder, l'Allemagne, la forêt germanique, fut une fervente *province du Christ.* Elle lui donna des apôtres illustres, des chevaliers vaillants, les Teutoniques jusqu'au cœur des pays slaves, jusqu'à la Terre Sainte, où l'on vit Frédéric Barberousse et plus tard Guillaume II.

Elle fut le *Saint-Empire,* même le *Saint-Empire Romain-Germanique,* une très imposante construction, du VIIIe au XIIIe siècle, plus remarquable que celle de Charlemagne qui n'avait pas duré : — la forteresse et le sanctuaire de la Chrétienté.

Alors les arbres de la forêt germanique font place à des burgs sévères, aussi à des monastères laborieux. L'Allemagne a élevé plus de sanctuaires que n'importe quelle nation au monde. Ils ont dû adoucir ses mœurs. La croix sur le haubert du Chevalier Teutonique : une belle image d'histoire; elle évoque, et elle laisse de l'espoir.

Et ainsi, de siècle en siècle, voyez se construire, entre le Rhin et l'Oder, les *Allemagnes* du Saint-Empire, leurs universités et leurs cathédrales, des Allemagnes pleines de vie et de culture, marchands et savants, la Bavière, la Saxe, la Hesse, le Hanovre, la Franconie, la Thuringe; au cœur de l'Allemagne, de Francfort à Weimar, des merveilles de science et d'art, qui forcent l'admiration de tous.

Cela aussi vit toujours ardemment, rajeuni par les merveilles de l'industrie : remarquables laboratoires de l'esprit humain. Cela aussi, une Allemagne traditionnelle, une Allemagne de siècles.

Elle est là, sous nos yeux, en son barbare vêtement de guerre. Que ne s'en défait-elle ? Peut-être faut-il l'y aider. Car elle est solidement bouclée...

LES « LIBERTÉS GERMANIQUES ». — FRANCE ET ALLEMAGNE.

C'est que l'Allemagne a été rarement libre de ses mouvements. Elle a été généralement opprimée ou gouvernée du dehors, son âme ainsi généralement voilée.

Dès le XIIIe siècle, le Saint Empire tomba sous la domination héréditaire des *Habsbourg d'Autriche.*

Or les Habsbourg, venus de leur berceau de Suisse, n'étaient pas proprement allemands. Ils faisaient une politique de famille, de successions habilement calculées.

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube :
Nam quœ Mars aliis dat tibï regna Venus.

Ainsi les Habsbourg, empereurs en Allemagne, à titre héréditaire, par le fait de l'élection automatique du Roi des Romains, régnaient

sur beaucoup d'autres pays. CHARLES-QUINT, fils de Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, héritière de l'Espagne et des Pays-Bas et de la plus grande partie de l'Italie, maître de l'empire espagnol des Amériques, — Le soleil ne se couchait pas sur ses terres — peut-on dire qu'il fût un empereur allemand ?

L'Allemagne n'était qu'une part de ses revenus personnels, et il la gouvernait donc comme un bien de famille. Au reste, il n'y habitait pas.

Il devait en résulter, naturellement, un jour ou l'autre, des malentendus, des difficultés, — une rupture.

Ce fut la *Réforme*.

La Réforme protestante est un mouvement profondément allemand, un des caractères propres de l'Allemagne. Nationale par son opposition à l'Eglise de Rome, elle est le signe, en vérité, de l'émancipation de la conscience allemande, et de ce qu'on a appelé si fortement « *les libertés germaniques* ».

Les Habsbourg, restés catholiques, furent les ennemis acharnés, mortels de la Réforme et des libertés germaniques, qui sapaient à sa base le grand dessein de monarchie catholique universelle : — quatre siècles d'histoire, XVe-XVIIIe *siècles,* l'Allemagne contre les Habsbourg, de Jean HUS aux guerres des Hussites, de LUTHER à la guerre de Trente ans.

Contre les Habsbourg d'Autriche, et contre leurs incorrigibles prétentions à la domination du monde, inquiétantes aussi pour toute l'Europe, les libertés germaniques trouvèrent leurs protecteurs les plus résolus, les plus sincères, puisqu'ils y étaient les plus intéressés, dans les rois de France de ce temps. La France fut d'ailleurs la première nation du monde à concevoir et à défendre le principe de la liberté de conscience : — admirable et féconde pensée, celle de l'Edit de Nantes.

Nous sommes là au plus haut sommet de la philosophie de l'histoire, aux manifestations les plus expressives de l'évolution, de l'ascension de l'humanité.

Déjà HENRI II avait été reconnu par les princes allemands pour le « protecteur des libertés germaniques ». HENRI IV et RICHELIEU n'eurent pas d'autre politique. C'est ainsi que la France réunit, de bon accord avec les princes allemands, les *Trois-Evêchés, Metz, Toul* et *Verdun*, puis l'*Alsace* et *Strasbourg*, et qu'elle prit la garde du Rhin, pour la défense de sa propre sécurité, mais aussi pour celle des libertés de l'Allemagne.

La *France au Rhin* pour protéger l'Allemagne : ce n'est pas un paradoxe, c'est une leçon qui vaut pour des siècles et qui n'a pas épuisé sa valeur.

Le point culminant de la politique française sous la royauté est aux *traités de Wesphalie* qui sont, justement et véritablement, la garantie

des libertés germaniques, qui ne sont que cela, après trente ans de guerres. Dix ans plus tard, avec MAZARIN, les princes allemands de la région rhénane formaient avec la France la *Ligue du Rhin*. Elle est périmée : est-ce pour toujours ?

Avec cette Allemagne émancipée, libre désormais en son évolution politique et morale, la France n'a jamais eu que les relations les plus amicales, que la collaboration la plus fervente, la plus bienfaisante, et pour toute l'Europe. C'est un prince allemand, BERNARD DE SAXE-WEIMAR, qui conquit l'*Alsace* pour la France, sur les armées de l'Autriche. MAURICE DE SAXE était à la tête des armées françaises à la victoire de FONTENOY; il a son tombeau à la cathédrale de Strasbourg.

On a dit que les Etats allemands avaient été pendant ces quatre siècles, les clients de la royauté française; il faut dire les amis, les alliés, puisqu'ils le trouvaient bon, puisqu'ils s'y complaisaient, puisqu'ils fréquentaient Versailles comme s'ils avaient été de France, puisqu'ils y mariaient leurs princesses les plus populaires. Il n'y avait pas besoin de barrière au Rhin. Les forteresses du Rhin, Cologne, Trèves, Mayence, étaient les ponts des relations les plus pacifiques et les plus fructueuses entre la France et l'Allemagne.

Et ce fut pour l'Allemagne l'époque la plus heureuse de son évolution historique.

On pourrait dire son âge d'or, si l'on songe à l'*Ecole de Weimar,* — une autre Ecole d'Athènes.

Weimar. On y verrait jusqu'à nos jours un symbole dont la signification dépasse singulièrement la malheureuse République de Weimar de 1918-1919. Le génie allemand, en ses contributions les plus remarquables à la civilisation universelle, est à l'Ecole de Weimar : GŒTHE, HERDER, SCHILLER, WIELAND et tant d'autres, qui font ensemble une des plus remarquables provinces de la philosophie de l'humanité.

De GŒTHE à KANT, ne sommes-nous pas aux plus hauts sommets des efforts de la raison humaine ? On songe aux temps de Socrate, d'Aristote et de Platon. Que ne pouvait-on pas en espérer ?

L'âge d'or aussi des rapports de l'Allemagne avec la France et avec le génie français. Qui fera l'histoire de la collaboration franco-allemande au temps de l'Ecole de Weimar ?

LOUIS XV marie le Dauphin avec Marie-Josèphe de Saxe. Son petit-fils, qui sera LOUIS XVIII, avec une autre princesse de Saxe. Les liens de famille entre princes de la maison de France et princesses d'Allemagne, Bavière, Bade, Souabe, ne sont pas exceptionnels; ils sont de règle, de tradition. Et tous s'en trouvent bien. C'est le temps du *Vieil Heidelberg*.

Pourquoi n'a-t-il pas duré plus longtemps ? Peut-on espérer le revoir ? En tout cas, il faut garder soigneusement cet anneau dans la chaîne France-Allemagne. En histoire, rien ne se perd et tout compte.

LA WEHRMACHT DE PRUSSE. « L'AIGLE NOIR ».

De Charybde en Scylla.

Des Habsbourg d'Autriche aux Hohenzollern de Prusse et à la *Wehrmacht* d'Hitler. Les destinées de l'Allemagne soumises aux pires épreuves. Elle vaut mieux que cela. Espérons que ces épreuves lui auront fait une expérience : vaincue en 1918, vaincue en 1945, elle en aura peut-être assez de se battre. Que seulement elle ait donc la volonté d'être enfin l'Allemagne !

C'est dans le temps même de son beau rêve de Weimar qu'apparut la *Wehrmacht*, pour deux siècles, — et davantage si l'on n'y prend garde.

Le fondateur, le *roi-sergent*, le bien-nommé, FRÉDÉRIC-GUILLAUME I[er]. Le metteur en scène, FRÉDÉRIC-LE-GRAND : — deux rois de Prusse. La *Wehrmacht*, c'est la Prusse.

Qu'est-ce que la Prusse ? Est-elle seulement en Allemagne ? Les Hohenzollern n'y devinrent rois que parce qu'elle n'était pas en Allemagne. Une construction hybride, faite de pièces et de morceaux, de pillages et d'usurpations.

Des morceaux d'Allemagne : la principauté de *Hohenzollern*, sur le Danube supérieur ; le margraviat de *Brandebourg*, sur la Sprée ; *Clèves* et *Juliers* sur le Rhin inférieur ; la *Prusse royale* enlevée à l'*Ordre Teutonique* par une sécularisation audacieuse. Assez pour recruter des régiments et des armées. Assez pour inventer la marche sur talons ferrés, sous une discipline d'automates : Interdiction de toute personnalité. On raccole pour le roi de Prusse jusqu'à épuisement ; il se paie en butin. Un oiseau de proie.

L'Autriche sur ce terrain n'était pas de force.

Voici l'enjeu : l'Allemagne ; car elle n'est qu'un enjeu. L'Autriche en a encore le gouvernement impérial ; la Prusse en a envie.

Deux *guerres de sept ans*, tout d'abord, où la *Wehrmacht* de Prusse fait ses preuves remarquables. MARIE-THÉRÈSE ne peut pas venir à bout du « méchant homme », comme elle disait de FRÉDÉRIC II. Il lui fallut vivre à côté de cette Prusse qui lui volait sa Silésie ; elle ne pouvait pas voir un Silésien sans pleurer. Que de pleurs, et de sang, sous les talons de la *Wehrmacht !*

Et la monstrueuse machine n'a pas cessé de grossir jusqu'à nous. Si on la laisse faire, elle broiera le monde.

Pour lors, elle broie déjà la *Pologne*.

La Pologne : une âme immortelle ; broyée, anéantie, elle vit, elle vivra.

Pourtant Frédéric II, Marie-Thérèse, Catherine II l'ont mise à mort, en vingt ans, de 1772 à 1795. Les *partages de la Pologne*, le « gâteau des Rois », le pire scandale de l'histoire moderne ; aussi, sa

plus haute leçon : on peut détruire une maison règnante, une puissante dynastie, comme celle des Habsbourg ou celle des Hohenzollern ; on ne détruit pas une nation.

Et la Prusse fut décidément la plus grande puissance militaire de l'Allemagne, par la réunion d'un grand tiers de la Pologne, même avec *Varsovie*. Mais la Pologne n'est pas en Allemagne ; et la grandeur de la Prusse n'importe pas à la grandeur de l'Allemagne. Au contraire, elle lui sera funeste.

Le spectre de la Prusse sur les libertés germaniques.

Napoléon le dissipa un moment.

On souhaiterait au vainqueur d'aujourd'hui la même clairvoyance et la même fermeté.

Qu'il nous permette de lui dire la leçon de NAPOLÉON.

Napoléon connut et comprit l'Allemagne.

Au temps du Consulat, il avait résolu le difficile problème qu'avait posé la sécularisation des terres ecclésiastiques en Allemagne, — par suite de la réunion de la rive gauche du Rhin à la France. Il avait organisé l'Allemagne nouvelle en une vingtaine d'Etats de moyenne grandeur répondant à ses traditions séculaires : Bavière, Wurtemberg, Saxe, Bade, — la figure classique de l'Allemagne.

Il l'imposa à l'Autriche, et, après *Austerlitz*, il détruisit définitivement le *Saint-Empire*, qui ne répondait plus à aucune réalité, qui n'était pas l'Allemagne.

La Prusse naturellement s'y opposa.

Ce fut *Iéna*. Comme dit Henri HEINE, Napoléon souffla, et la Prusse cessa d'exister.

Souhaitons au vainqueur d'aujourd'hui le souffle de Napoléon.

Et dès lors, Napoléon brisa les deux ailes de l'*aigle noir de Prusse :* de son aile droite, ses terres polonaises, il refit le royaume de Pologne en *grand-duché de Varsovie*, qu'il donna au roi de Saxe ; de son aile gauche, les terres de la région rhénane, il fit le royaume de *Wesphalie* où il établit son frère JÉROME.

Il connut et il comprit l'Allemagne selon les traditions séculaires de la politique française. Il fortifia la Saxe et en fit un royaume, comme de la Bavière et du Wurtemberg. Il maria son beau-fils, Eugène de Beauharnais, avec Augusta de Bavière, son frère Jérôme avec Catherine de Wurtemberg.

Il n'est pas sûr que l'Allemagne de Napoléon ne soit pas l'Allemagne vraie, l'Allemagne viable, l'Allemagne humaine. Il faut faire attention que Napoléon voyait si clair qu'il voyait très loin.

Il faut le suivre au voyage d'*Erfurt-Weimar*, lors de sa rencontre avec le tsar Alexandre en 1808. Il faut l'entendre causer avec Goethe, avec Wieland. Il faut lire en ses *Œuvres de Sainte-Hélène* sa pensée sur l'Allemagne. Il faut constater, dans toute l'Allemagne, le culte

qu'on y garde de sa gloire, même en ses désastres; on en redirait des manifestations émouvantes.

Quiconque méditera sur le problème allemand, — le plus grave des problèmes de notre temps, — devra s'aider de l'expérience de Napoléon.

Elle n'a duré que cinq ou six ans. Si elle avait duré cinquante ans, elle aurait fait l'Allemagne.

Elle n'a été qu'une expérience. La trace qu'elle a laissée demeure une lumière.

OU EST L'ALLEMAGNE ?

Autriche. Prusse. Où sont les *libertés germaniques* ?

Où est l'Allemagne libre ? Où est l'Allemagne ?

Leipzig, 1813. On l'a appelée « la bataille des nations ». Le vrai est que beaucoup de nations y étaient représentées; mais, par la défaite de Napoléon, elles allaient passer sous le régime de la *Sainte-Alliance*. Il leur faudra cent ans pour s'en défaire.

Waterloo. Victoire décisive de l'Angleterre et de la Prusse sur Napoléon.

L'Allemagne y a-t-elle gagné quelque chose ? La Prusse y a gagné la *Province Rhénane*. Comme elle avait, depuis Stein, refait sa *Wehrmacht*, elle fut chargée de la garde du Rhin, *Wacht am Rhein*.

L'histoire connaît peu d'erreurs de cette taille.

Il faut y réfléchir sans parti pris, avec le seul souci de la paix. Le proverbe dit : *Errare humanum est, sed perseverare diabolicum*.

Et l'Allemagne, cependant ? L'Allemagne, la voilà enserrée entre la Prusse de l'ouest sur le Rhin et la Prusse de l'est sur la Vistule, en grand danger d'être étouffée, en certitude d'être dominée.

Il lui faut vivre pourtant. Elle a pris conscience de ses intérêts nationaux, de sa valeur nationale. Elle a fait ses expériences. La voilà mûre en ses aspirations.

C'est par la considération de ses intérêts qu'elle est entrée dans le *Zollverein*, autour de la Prusse, qu'elle s'est constituée en Confédération de l'Allemagne du Nord autour de Berlin. L'Allemagne du Sud n'y voulut point venir; on l'y forcera. Car ce n'était là qu'une manœuvre politique de la Prusse pour éliminer l'Autriche, l'Allemagne demeurant le champ clos de l'Autriche et de la Prusse.

Elle valait mieux que de n'être qu'un enjeu, un butin.

Comme les autres nationalités de l'Europe, elle voulait vivre une vie nationale. Elle n'y est pas encore parvenue.

Elle prit la plus grande part à la *Révolution* de 1848, où la Sainte-Alliance des rois fut si terriblement secouée. Il y eut une Allemagne à Francfort-sur-le-Main, même une *Grande-Allemagne*, qui appela les populations allemandes de l'Autriche. — Un des plus grands spectacles de l'histoire de l'Europe moderne : une Allemagne nationale, *une Allemagne*.

C'était trop beau. La *Wehrmacht* d'Autriche et de Prusse ensemble écrasa l'Allemagne libre, les *libertés germaniques*. Et le duel reprit entre l'Autriche et la Prusse.

La République allemande de 1848 a laissé des regrets. La réaction y fut impitoyable. L'ordre y fut rétabli par des persécutions insensées. Beaucoup de libres citoyens allemands, les meilleurs, ceux qui ne sont pas faits pour la servitude, se réfugièrent dans les pays de la liberté, beaucoup aux Etats-Unis, où ils ont donné naissance, sur ce terrain favorable, à des générations d'Allemands libres.

N'y a-t-il pas encore aujourd'hui aux Etats-Unis, et en grand nombre, des Allemands qui souhaitent la victoire du général EISENHOWER et la destruction de la *Wehrmacht* de Prusse ?

Cependant la *Wehrmacht* de Prusse démolissait la *Wehrmacht* d'Autriche à *Sadowa*, donnait la couronne impériale à son roi, dans la galerie des Glaces du château de Versailles : œuvre de guerre et non pas de souveraineté nationale.

Cent ans de *Wehrmacht*, depuis la Révolution de 1848.

Donc, cent ans de guerre ou de préparatifs de guerre dits « paix armée »; cent ans de dépenses folles pour la guerre, cent ans d'angoisses pour les mères; cent ans de ruines pour le commerce et l'industrie, de famines pour les pauvres gens.

Au terme de cette course aux armements, de ce déchaînement de toutes les haines et de toutes les passions mauvaises, deux guerres mondiales en trente ans, 1914-1944 : soit, en deux fois, des torrents de sang.

Des millions de jeunes gens, de toutes races et de toutes nations, broyés sous l'effroyable machine de guerre.

Cette folie furieuse, cette frénésie satanique, c'est l'Allemagne, chevauchée par la Prusse. Bismarck disait après Sedan : « Voici l'Allemagne en selle : il faudra bien qu'elle chevauche ! »

Elle a bien chevauché depuis. Mais chevauche-t-elle de tout son cœur,... ou sous la schlague ?

L'Allemagne est-elle HITLER ?

Le général EISENHOWER sait bien que non puisque sa première proclamation, en entrant en Allemagne, a été pour annoncer la destruction du parti nazi, et autoriser les autres manifestations et l'esprit public. Il cherche l'*Allemagne*.

Nous allons voir le résultat.

Mais on prendra garde qu'il s'agit de la liberté pour tous.

L'ALLEMAGNE DEVANT LA TABLE DE LA PAIX.

Recueillis tous nos éléments d'informations, nous voulons faire la paix, une paix qui dure. Nous avons devant nous l'Allemagne, c'est le gros morceau. Que faisons-nous de l'Allemagne ?

Certes, on ne pourra pas lui faire confiance tout de suite. Elle sera occupée longuement, jusqu'à ce qu'elle soit corrigée, jusqu'à ce qu'elle ait éliminé le poison de la nazite, qui est fait d'orgueil insensé et du culte infernal de la force.

Quelle est l'étendue et la profondeur de cette intoxication ? Elle a trouvé un terrain favorable dans ses origines barbares, dans la légende toujours chère du *faustrecht* et de la lourde épée de SIEGFRIED. Avec le cycle wagnérien, n'est-ce pas la véritable religion de l'Allemagne, et HITLER n'est-il pas son prophète, pour aujourd'hui et pour demain ? Alors il faudrait être impitoyable et convenir qu'il n'y a pas d'autre solution qu'une force supérieure. Il n'en faudrait d'ailleurs pas désespérer, le reste de l'humanité, instruit par l'expérience, étant de taille à tenir en respect une bande de fanatiques.

L'Allemagne a été baptisée, et elle en a senti les effets. Elle a entendu avec beaucoup de ferveur le commandement chrétien de justice et d'amour. Elle a fait sa *Réforme* par respect scrupuleux de l'Evangile.

Mais où en est-elle aujourd'hui ? Est-elle encore chrétienne ? La *croix gammée* est-elle la *Croix* ? On dirait une roue diabolique à écraser et broyer les nations et les générations les unes par-dessus les autres, et elle est bien cela depuis son apparition. Elle n'inspire pas l'amour du prochain.

Même si elle la renie sous le coup du désastre, il est à craindre que l'Allemagne ne garde le culte de la croix gammée ; la croix gammée est de nature à frapper longuement, sinon à jamais, son imagination nébuleuse. Ce serait grave, et l'on est obligé de prendre des précautions en conséquence.

Comment éviter que la croix gammée ne soit demain et après-demain le signe de la revanche, donc d'une paix d'avance empoisonnée, juste bonne à préparer d'autres tueries ? Cela fait passer un frisson.

Sans doute l'Allemagne, l'Allemagne elle-même, en dehors de l'Autriche et de la Prusse, a donné d'autres spectacles. Le Saint-Empire, celui des Hohenstaufen et de Frédéric Barberousse, a sa légende que celle d'Hitler n'a pas encore obscurcie puisqu'elle voudrait s'y rattacher. De Guttemberg et Luther à Gœthe et Kant, l'Allemagne a apporté à l'évolution de l'humanité des contributions admirables, et personne ne doute qu'on en puisse attendre d'autres.

Cela lui donne une fierté légitime, qui ne supportera pas une longue servitude. Une occupation militaire, si elle se prolonge, produit une résistance qui vaincra et exaspère la volonté de la libération.

Il ne faut pas songer à détruire l'Allemagne ; elle renaîtrait. Il faut seulement l'empêcher de nuire. Et il n'est pas sûr qu'elle n'ait pas tout entière que l'idée de nuire, qu'elle n'ait son orgueil que là, si mal placé et si barbare que ce soit. Elle a certainement autre chose à nous offrir. Pour l'instant nous ne lui demandons que la paix.

La démembrer, la couper en morceaux ? Ils se rejoindront.

Pour y voir clair et fonder la paix, il faut se conformer aux enseignements de l'histoire et de la géographie, c'est-à-dire à une expérience deux fois millénaire.

Et voici la grande leçon, la leçon qui a traversé les siècles passés, et, par conséquent, dominera l'avenir.

Eliminées l'Autriche et la Prusse, qui l'ont asservie chacune à son tour, despotisme catholique ou despotisme militaire, il reste l'*Allemagne*. Il faut faire l'Allemagne ; elle sait qu'elle est de taille à faire enfin sa vie, sa vie propre, en liberté.

Sa vie, sa vie réelle, sa vie de tous les jours, sa vie originale et passionnante, est dans ses petites patries, dans ses Etats, toujours conscients de leur personnalité très originale et très forte, autant que du prestige national ou impérial.

Bavière, Saxe, Hanovre, Hesse, Wurtemberg, Bade, Souabe, Franconie, Thuringe : toujours des foyers d'une activité matérielle et morale que chacun apprécie.

On dira : — N'est-ce pas démembrement ?

Pas plus que le réveil de nos vieilles provinces, Bretagne, Normandie, Provence, Auvergne, Bourgogne, Alsace, n'est démembrement de la France, étant au contraire enrichissement, mise en valeur.

Pas plus que les comtés d'Angleterre ou le pays de Galles et l'Ecosse et l'Irlande, ne sont démembrement du Royaume-Uni.

Pas plus que les Etats-Unis d'Amérique ne sont démembrement dans le libre jeu de leurs institutions démocratiques.

Les sociétés humaines procèdent partout de la famille à la cité, de la cité à la province ou région, de la région à la nation. Voilà la pyramide qui, répétée partout, prépare la pyramide de l'humanité. Elle n'est cimentée que de liberté.

La dictature écrase les libertés locales pour poursuivre ses desseins ambitieux et ruineux. La liberté est le remède à tous les maux ; elle est la fin de l'homme, marquée par le Créateur, le moyen et le but de son évolution.

Voici notre Allemagne : — D'une part, des gestes de violence, de

la barbarie élémentaire à la *wehrmacht* des Hohenzollern et d'HITLER; — d'autre part des siècles de labeur et d'apports précieux au bien-être et à la valeur croissante de l'humanité, et c'est là qu'est l'Allemagne.

Sans doute, l'Allemagne a fait son choix. Il faut qu'elle se dégage, qu'elle soit elle-même, une Allemagne allemande.

L'épreuve d'aujourd'hui est de taille à faire enfin une Allemagne sociable, humaine, laborieuse et pacifique.

Il ne faut pas laisser toute espérance.

LES TENAILLES DE LA WEHRMACHT. LA PRUSSE EN POLOGNE.

On peut tout espérer.

Mais il faut y aider. Il faut que la victoire serve. Il faut arracher l'Allemagne aux *tenailles* qui la tiennent asservie et l'étranglent : — la *Prusse royale* de Koenigsberg et la *Prusse rhénane* de Cologne.

Ni l'une ni l'autre ne sont des terres prussiennes. L'une et l'autre sont des proies conquises sans droit par la *wehrmacht*. Redressez le droit et vous fonderez la paix. Arrachez les deux ailes de l'aigle noir de Prusse; ce n'est pas d'hier qu'il s'acharne sur toutes libertés.

La *Pologne* d'autrefois apparaît vers l'an 1000; elle était venue au baptême du Christ, qui lui donna son état-civil. Elle fut vite une glorieuse nation; car elle a de rares vertus. Mais nous ne faisons pas ici son histoire. Nous cherchons seulement sa place, la place à laquelle elle a droit. Nous cherchons dans les atlas allemands, qui sont très bien faits.

La Pologne est le pays Slave qui s'est le plus avancé vers l'ouest. Il venait jusqu'à l'Elbe à Magdebourg, donc à l'ouest de Berlin. Encore aujourd'hui la vallée supérieure de la Sprée, la rivière de Berlin, est restée slave. Et les paysans de la région de *Bautzen*, célèbrent en leur langue la victoire que Napoléon y gagna en 1813. Sauf cette pointe, à partir du XIIe siècle jusqu'à aujourd'hui, la Pologne qui, du côté de l'est, s'aligne avec la Russie blanche et l'Ukraine, par Kœnigsberg, Brest-Litowsk, Lublin, Przemysl et les Carpates, a sa frontière immuable à l'Oder.

Elle est le pays de la *Vistule*. Varsovie est sa capitale géographique et historique, et *Danzig* est son port, — comme la France, avec la Seine, à Paris et Le Havre.

En ces terres slaves, les *Chevaliers Teutoniques* se sont établis, au nom de la Croix, dans la région de *Kœnigsberg*. Mais ils y étaient vassaux de la Pologne, à qui leur grand-maître rendait l'hommage à chaque élection. Un Hohenzollern, devenu grand-maître de l'Ordre, le sécularisa à son profit lors de la Réforme.

Voilà la Prusse : une usurpation.

On sait la suite.

La Pologne ne sut pas se gouverner; elle s'éternise aux dissensions intestines, alimentées par des ambitions personnelles. Mais cela ne donne pas le droit à ses voisins de la démembrer et de la supprimer.

Pourtant elle disparut à la fin du XVIIIe siècle.

Mais elle est toujours là; elle est immortelle. Elle est la plus magnique manifestation de ce phénomène moral : qu'une nation qui reste fidèle à son passé ne meurt pas. Et personne aujourd'hui ne songerait à la rejeter dans le néant. Elle est un des articles essentiels de la paix de demain.

La persistance admirable et la survie inlassable de sa nationalité sur tout le domaine de son histoire séculaire, lui confère le droit incontestable d'y vivre libre, comme d'y mourir.

A *Posen* même, qui fut prussienne pendant plus d'un siècle au temps des Hohenzollern, BISMARCK, furieux de la fidélité des Polonais à leur langue maternelle, en avait défendu l'usage, sous les peines les plus sévères. Les petits enfants n'avaient pas le droit de réciter leur prière en polonais, et la police sévissait contre les parents. Il n'y a qu'un Prussien pour inventer pareil crime; mais il s'y casse les dents.

On a annoncé, ces temps derniers, que les Alliés, afin de faciliter un règlement de frontière entre la Pologne et la Russie se proposaient, en compensation des territoires que la Pologne réclamait du côté de la Russie blanche et de l'Ukraine, de lui donner *la Prusse*.

Rien de plus heureux et de plus juste que cette combinaison. Mais il ne faut pas la donner pour une compensation, un troc de territoires avec leurs habitants. La formule est déplaisante.

Il faut tout simplement et franchement *rendre* à la Pologne le bien qui est son bien, son patrimoine, qui lui a été enlevé par violence et rapt, mais qui lui appartient de toute antiquité.

Il faut dire que c'est là un des deux piliers de la paix, l'autre étant au pays rhénan.

Morte, tuée à la fin du XVIIIe siècle, partiellement restaurée par Napoléon en grand-duché de Varsovie, rejetée dans la servitude en 1815, elle a été tout un siècle en continuel état d'insurrection, 1825, 1830-1831, 1848, 1863. Elle a forcé le destin.

On a commencé à la refaire à la paix de Versailles. Elle a subi de nouvelles épreuves, sans rien abandonner de ses droits et de ses aspirations.

Que les vainqueurs de demain rendent *Kœnigsberg* et *Danzig*, comme Varsovie et Cracovie et Posen à la Pologne, ils auront vraiment démoli la *Wehrmacht*. Ils auront fait la paix.

Et si la Pologne a la sagesse de comprendre la solidarité slave, si elle sait vivre en bon accord avec les autres nations slaves, — elles sont orthodoxes, elle est catholique du rite latin; mais elles sont toutes

chrétiennes, et Dieu veut la communion devant lui, — on verra monter dans l'est de l'Europe, la *Grande Slavie* de KOLLAR le grand poète tchèque du siècle dernier.

« Oh ! Si nos peuples slaves étaient de l'or, de l'argent, du cuivre, je les fondrais en une seule statue. De la Russie je ferais les mains, des Polonais le buste, des Tchèques les bras et la tête. Les tribus secondaires, les Wendes de la Lusace, les Silésiens, les Croates, les Slovaques, seraient les vêtements et les armes. L'Europe s'agenouillerait devant cette idole dont la tête dépasserait les nuages et dont les pas franchiraient le monde ».

On a été informé de *Québec*, que les Alliés, après la victoire, ou même avant, se réservent d'occuper militairement, autant qu'il sera nécessaire, l'Allemagne toute entière, et que, les Anglo-Saxons occupant les provinces de l'ouest et du sud-ouest, les Russes occuperont celles de l'est, y compris Berlin.

Berlin n'est pas la capitale géographique de l'Allemagne ; elle est aux lisières des pays slaves. La présence, un peu prolongée, d'une garnison russe à Berlin aura une signification et une portée singulière. On imagine le secours matériel et moral qu'elle sera pour tous les Slaves de l'ouest, Pologne, Tchécoslovaquie, même Yougoslavie.

Alors vraiment la *wehrmacht* de Prusse aura disparu. Et, si l'on prend les mêmes précautions sur le Rhin, on pourra espérer la Paix, logique et juste, historique et géographique, une Paix organique.

LA RHÉNANIE. RHEINLAND.

Il faut connaître la *Rhénanie*.

On ne connaît pas la *Rhénanie*. Quand on a dit qu'elle est allemande, on a tout dit. Il n'y a pas de notion plus superficielle et par conséquent plus dangereuse.

Et d'abord, depuis la conquête de la Gaule par César jusqu'aux invasions barbares, donc du Ier au Ve siècle de notre ère, elle fut l'une des plus belles et des plus riches provinces de la *Gallia*.

Cinq cents ans d'une éclatante civilisation, celle de l'antiquité à son apogée. Trèves, Cologne, Coblence, Mayence : des cités magnifiques, les campagnes couvertes d'opulentes villas et de cultures florissantes.

Etait-elle l'Allemagne ? — Elle en était l'opposé. Qu'était la Germanie du Ier au Ve siècle ? Elle était en préparation d'invasion, de pillages et de massacres, dont la Rhénanie allait être la première victime. Les ruines qu'elle montre encore sont du fait des barbares.

Pour dire les choses au vrai, la *Rhénanie* a été plus de dix siècles, plus de mille ans en avance de culture sur l'Allemagne de la Weser et de l'Elbe. De quelle race sont alors et sont restées ses populations ?

— Ces questions de races sont délicates. On ne risque pas beaucoup de se tromper, en faisant ces populations parentes, à quelque degré que ce soit, de celles de la Belgique ou de la Lorraine. De Metz à Trèves et Coblence, y voyez-vous quelque différence ? Race de transition, race de liaison...

On ne sera donc pas étonné que ce soit la *Rhénanie* qui a introduit l'Allemagne dans la civilisation, c'est-à-dire qui l'a arrachée à sa barbarie première.

Au temps où CHARLEMAGNE allait obliger les Saxons à se laisser baptiser, il y avait longtemps, plus de cinq cents ans, que la Rhénanie était chrétienne. C'est de Mayence, par SAINT BONIFACE, qu'est partie l'évangélisation de la Germanie du Weser et de l'Elbe. La Rhénanie ne connaît pas les rudes légendes de la forêt teutonique. Elle ne connaît que le Christ.

Elle n'est pas l'Allemagne. Elle est autre chose ; elle est la *Rhénanie*. Et jusqu'à nos jours elle a gardé son originalité, sa personnalité, dont elle est fière, dans la proportion où elle est opprimée par « les gens d'au-delà de l'Elbe », comme elle dit.

Vous êtes sur un terrain solide, Messieurs les faiseurs de paix, le jour où vous travaillez avec l'histoire et la géographie de la Rhénanie, le jour où vous vous tenez dans la ligne de ses traditions.

Voyez l'Allemagne du Saint-Empire et sa constitution de la *Bulle d'Or de* 1356, où elle vécut jusqu'à Austerlitz, 1805. L'empereur est élu par sept électeurs : le comte Palatin du Rhin, le roi de Bohême, le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg, et les trois archevêques de *Mayence*, *Cologne* et *Trèves*. C'est la proportion de l'importance de la Rhénanie au regard de toute l'Allemagne, trois-septièmes.

Et, pendant ces mille ans de communauté avec elle, la Rhénanie mène à sa place dans l'ouest, à l'abri du grand fleuve, la vie la plus heureuse et la plus pacifique. Vous ne la voyez pas mêlée aux querelles dynastiques, aux entreprises impériales, aux chevauchées tumultueuses, vers les Alpes ou vers les pays slaves.

Sous le gouvernement paternel et bénissant de ses archevêques, elle est la *paix germanique*. Elle n'a pas d'histoire.

Comment donc est-elle devenue une province de la Prusse, étant si loin d'elle à tous égards, littéralement à l'opposé ?

Un accident à jamais regrettable, qu'il serait urgent de réparer. Il y va de la paix du monde.

La conquête de la frontière du Rhin par les armées de la première République, après la défaite de la Prusse à Valmy et Landau, et de l'Autriche à Jemappes, parut aussi naturelle, aussi logique et légitime que possible. Du moment que toutes terres ecclésiastiques étaient désormais sécularisées, par une conséquence inévitable de la Réforme, du moment que le Saint-Empire disparaissait, à qui les Trois Electorats

ecclésiastiques, Mayence, Trèves et Cologne, — comme autrefois les Trois Evêchés, Metz, Toul et Verdun —? A la France, avec laquelle, depuis dix-huit siècles, ils n'avaient pas cessé de vivre et de communier.

Et les populations de la *Rhénanie* acclamaient les armées de *Sambre-et-Meuse* qui venaient avec la *Marseillaise*, et, en ces quelques années de réunion à la France, 1791-1815, elles donnaient aux armées de la République et de Napoléon quelques-unes de leurs plus vaillantes troupes. Il faut voir encore aujourd'hui le culte qu'elles ont gardé pour « l'Empereur ».

Mais voici la pitoyable erreur qui leur a fait tant de mal et à nous tous.

Après la chute de Napoléon, qu'il fallut abattre deux fois, le congrès de Vienne, hanté par la peur de l'impérialisme français, ne voulut pas laisser à la France sa frontière du *Rhin*.

Il décida, en cet état d'esprit, d'établir la Prusse en Rhénanie, afin de tenir la France en respect; et, par surcroît de précautions, il démantela l'ancienne barrière fortifiée par Vauban: il enleva à la France *Philippeville* et *Marienbourg, Sarrelouis, Sarrebruck* et *Landau*.

Ainsi il ouvrit toutes grandes les portes de la France à l'invasion prussienne.

Et voici la première épreuve de ce calcul, où il ne fut tenu aucun compte des intérêts, des vœux et des aspirations de la Rhénanie. On ne lui a pas demandé si elle tenait beaucoup à être la plus formidable forteresse de la *wehrmacht*. Demandez-le lui tout à l'heure.

1870. La guerre entre la France et l'Allemagne, sur l'affaire de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne. Du premier coup, les armées allemandes enfoncèrent les nôtres à *Wissembourg* et *Reichshoffen, Gravelotte* et *Saint-Privat*, enveloppèrent notre dernière armée à *Sedan*, furent devant Paris en quinze jours, prirent Paris en six mois. Le traité de *Francfort*, contre tout droit, nous enleva l'Alsace et la Lorraine. Et le nouvel Empire allemand, celui des Hohenzollern, fut proclamé triomphalement dans la Galerie des Glaces du château de Versailles.

La seconde épreuve sera plus concluante encore.

1914, la guerre générale. Du premier coup, par la Belgique et Liège, les armées allemandes nous infligèrent le désastre de *Charleroi;* et, si nous n'avions pas eu JOFFRE et la *Marne*, Paris aurait encore succombé en quelques semaines. Tout de même, tout le nord de la France fut occupé pendant quatre ans, avec ses charbonnages et ses mines de fer, et il fallut une coalition de l'univers, Angleterre, Italie, Russie, Japon, Etats-Unis, pour rejeter les Allemands sur le Rhin.

Après l'armistice du 11 novembre 1918, lorsque les armées alliées s'en allaient prendre possession du Rhin, les populations rhénanes se portaient en masse au-devant d'elles pour l'héroïque libération de la France et de la Belgique, et du monde entier..., pour celle aussi de la *Rhénanie*.

EISENHOWER y retrouvera les traces de Pershing, de Douglas Haig et de Foch.

LE PROBLÈME CENTRAL. LA RIVE GAUCHE DU RHIN. LE RHIN FLEUVE DE LA PAIX.

Comment a-t-on pu, au traité de Versailles, persévérer dans une erreur qui avait déjà coûté si cher ? Il y fallait sans doute une épreuve définitive. Mais on peut penser que tout de même elle a coûté trop cher: encore cinq ans d'une guerre plus atroce que toutes: la der des ders ? comme disaient nos Poilus. Il faut du moins savoir que l'épreuve que nous subissons vient de là, ne vient que de là.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été avertis !

Dès le lendemain de la première Marne, au commencement de 1915, nous avions fondé le *Comité de la Rive Gauche du Rhin*, afin de reprendre tous les éléments du problème rhénan, afin qu'on y apportât enfin la solution qu'il exige. Cela me valut les colères de la presse allemande, qui sentait bien la gravité de notre démonstration, et aussi celles de la censure française qui nous reprochait d'indisposer de la sorte nos alliés britanniques, toujours hantés du spectre de Napoléon. En sorte que nous n'avons pas pu leur dire: Prenez garde. Ne laissez pas la *Rhénanie* braquée en forteresse sur le cœur de l'Angleterre; vous y êtes aussi intéressés que nous...

La guerre finie, à Versailles même, nous avons espéré pouvoir écarter toutes les objections. Le maréchal FOCH, le général WEYGAND, étaient avec nous. Ils nous expliquaient, sur la carte, les arguments stratégiques qui auraient dû forcer toutes les convictions, étant vérifiés par l'expérience et évidents au premier regard. Nous avions l'approbation du Président POINCARÉ. Nous n'avons pas pu convaincre CLÉMENCEAU, ou bien il ne put pas convaincre les Anglais.

Nous occupions pour dix ans la *rive gauche du Rhin*, et une bordure de la rive droite. On pensa sans doute qu'au bout de dix ans l'Allemagne avec sa Prusse serait devenue amoureuse de la paix. On pensa sans doute que la Prusse aurait à jamais renié sa *wehrmacht* et ne retomberait plus dans son péché. MIRABEAU avait pourtant dit, dès la fin du XVIII[e] siècle: — « L'industrie de la Prusse, c'est la guerre ! »

CLÉMENCEAU, qui pourtant voyait clair, n'obtint qu'un papier. LLOYD GEORGE et WILSON lui dirent: — Ne parlez plus de la rive gauche du Rhin; nous vous signerons une convention par laquelle, en

cas d'attaque de l'Allemagne, nous vous garantissons l'intervention immédiate de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Clémenceau mit ce beau billet dans son portefeuille.

Nous étions à la signature de la paix de Versailles, à laquelle Foch ni Joffre ne voulurent assister. Nous étions dans la foule qui, à la sortie du palais, acclamait les héros de la paix et les portait littéralement en triomphe, dans nos bras. On nous les arracha pour les mettre en voiture, en nous soufflant à l'oreille : — Laissez-les, ils vont signer le traité de garantie. — La paix pour toujours !

La paix pour toujours ? Mais il fallut d'abord, vingt ans plus tard, encore une guerre effroyable, encore un accès de fureur teutonique. Car le traité de garantie ne fut qu'un chiffon. La paix de Versailles ne fut pas ratifiée par le Congrès des Etats-Unis. Nous avons dû construire la *ligne Maginot*. Les Allemands ont construit la *ligne Siegfried*. Ils ont franchi le Rhin en février 1936; personne n'y a fait d'objection.

Et nous avons eu en juin 1940 la marée de l'invasion, non pas seulement jusqu'aux portes de Paris, mais jusqu'aux Pyrénées.

Est-ce clair ?

Vous faites encore des objections ? En vérité, je vous le dis, et vous êtes obligés d'en être aussi assurés que moi, si vous laissez la *Rhénanie* à la Prusse, dans vingt ans, vous aurez une nouvelle guerre mondiale. Et vous la perdrez, parce que vous ne pourrez pas faire plus que vous ne faites en ce moment, parce que vous n'avez pas le génie du mal et que la Prusse y est plus forte que vous.

Le temps actuel est la dernière chance que vous laisse la Providence.

Ne faites pas à vos glorieuses armées la peine et l'injure de s'être battues pour rien, d'avoir perdu tant de sang pour rien; à vos grandes nations la peine et l'injure d'avoir tant sacrifié pour rien.

Désarmez à jamais la *wehrmacht*. Le sinistre oiseau de proie, l'aigle noir de Prusse, collez-le sur la muraille de l'histoire, avec deux gros clous dans ses ailes de rapace : *Prusse royale* et *Prusse rhénane*. Vous lui pendrez au cou la croix gammée.

Ici, faites une *Rhénanie*.

Le Rhin supérieur, du lac de Constance à Bâle, est barrière entre la Suisse et l'Allemagne, et la wehrmacht n'a pas osé y toucher, parce qu'il y a là *Liberté*.

Faites-en autant en *Rhénanie*, entre Mayence et Cologne, entre Strasbourg et Wesel. Il y a là tous les éléments d'une belle nation; elle a ses caractères ethniques, politiques et économiques. Cimentez-là de Liberté.

Elle a des richesses incomparables, agricoles et industrielles. Elle a pris pendant dix-huit siècles l'expérience d'un gouvernement autonome et pacifique, sous le commandement du Christ.

Par elle, le Rhin inférieur, qui, avec ses affluents de gauche et de droite, Moselle et Main, recueille les routes et les produits d'une Europe qui s'étend de la Suisse et de la Lorraine à la Bohême, sous le nom de *Rhénanie*, donnera à l'humanité le plus merveilleux laboratoire de paix qu'il y ait sur le globe.

Ressuscitez la *Rhénanie*, sur le modèle des Electorats d'autrefois, asiles de paix pendant dix siècles, — une Rhénanie chrétienne. Organisez-la fortement. Faites-la vivre. Couvrez-la de votre protection, d'une garantie réelle, d'une affection agissante, de votre foi en l'avenir de l'humanité. Ouvrez-la à toutes les collaborations de bonne volonté, à toutes les entreprises du génie humain, pour notre bien à tous.

De Constance à Rotterdam, de la Suisse à la Hollande, le *Rhin* veut être le *fleuve de la Paix;* ses usines retourneront les épées en socs de charrue.

Quelle gloire à vous, Messieurs les faiseurs de paix, d'avoir fait, non pas une paix, mais *la Paix*, une paix qui ne finisse point !

Il ne tient qu'à vous. Et Jésus l'a dit, du haut de la sainte montagne : Vous serez appelés les Fils de Dieu !

***

Mai 1945. — La Prusse écrasée, qui faisait peser sur le monde une menace et une oppression mortelles, on voit déjà monter l'aurore de la Liberté divine :

Une *Pologne* relevée de son tombeau, comme Lazare, rétablie dans ses frontières ethniques et historiques;

Une *France* soulagée de la hantise épuisante de l'invasion barbare, rétablie dans les traditions généreuses de sa grande Révolution;

Les *Allemagnes* mêmes, Bavière, Saxe, Hanovre, Hesse, Thuringe, délivrées du harnais de guerre où la Wehrmacht prussienne les avait bouclées, rappelées à leurs qualités de labeur et d'humaine philosophie;

Le monde entier dans la joie, dans la jouissance de la paix et du travail fraternel.

Si nous en sommes dignes, après les horreurs d'une barbarie raffinée de science, nous aurons enfin les bénédictions qui nous ont été promises. Car elles ne dépendent que de nous.

III

AUTOUR DU MONDE
DE LA MÉDITERRANÉE CLASSIQUE
A LA MÉDITERRANÉE DU PACIFIQUE

:-:

UNE CARICATURE D'EMPIRE ROMAIN.

La *wehrmacht* démolie, sérieusement démolie, défintivement démolie, tous autres problèmes se résoudront d'eux-mêmes; — puisque la *wehrmacht*, ce n'est que la force, toujours discutable et agressive, tandis que la liberté commande la justice qui prépare la fraternité.

Il y avait plus de concordance qu'on ne croit entre l'entreprise fasciste et le national-socialisme; ils n'étaient l'un et l'autre que manifestations de force. Lorsqu'en octobre 1922, Mussolini avec ses fascistes s'empara du pouvoir et marcha sur Rome, ce fut avec des camions dont les occupants terrorisaient les populations à coups de revolvers; c'était avant la mode des mitraillettes. Et l'Italie allait vivre vingt-cinq ans sous la dictature des chemises noires, comme l'Allemagne devait vivre douze ans sous la dictature des nazis.

Les « chemises noires ». Pourquoi ? en deuil de quoi ? Ce ne fut pas tellement beau sous le ciel de l'Italie. En deuil : non pas d'avoir rien perdu, mais de n'avoir pas eu toute satisfaction aux derniers traités de paix. Elle avait eu Trente-Trieste et la frontière naturelle des Alpes au Brenner; mais elle n'avait pas eu sur la Méditerranée la situation prépondérante à laquelle elle prétendait avoir droit.

Car la Méditerranée, *mare nostrum*, doit être à Rome, toute à Rome, comme au temps de l'empire romain, des Césars et des Augustes *Imperium romanum :* le constant objectif du fascio. Il ne pouvait y arriver que par l'écrasement de toutes les libertés nationales rencontrées sur le chemin.

Il ne pensa pas y consacrer des siècles comme la Rome antique; il était beaucoup plus pressé que les consuls et les proconsuls d'autrefois.

Il avait eu le *Dodécanèse* et *Rhodes*, de population hellénique. Ce ne pouvait être qu'une base d'activité en Orient. Il établit sur l'Espagne une sorte de protectorat, et les Primo de Rivera et les Franco se reconnurent pour ses clients. Il réclama la *Savoie, Nice*, la *Corse, Tunis.* — Il ne réclama pas tout de suite la *Gallia*, ni la *Britannia*, ni la *Germania*, qui furent provinces romaines. Il réclama l'*Illyrie*, ancien *Illyricum*, et

commença de s'y insatller. Il réclama l'*Albanie* et s'en empara, et le roi d'Italie fut roi d'Albanie. Il réclama les *Iles Ioniennes* et bombarda *Corfou*. Et il étendit déjà ses prétentions sur l'Egypte et la Syrie. Le fascio, installé partout, manifesta partout les ambitions les plus provocantes. Le septième centenaire de St François d'Assise fut l'occasion d'une propagande franciscaine dans tous les pays du Levant, afin de les ramener d'une manière au de l'autre à l'empire de Rome.

En vérité, Mussolini affirma en toutes ses allures, même ridicules, et en toute sa politique, sa volonté impériale. Elle allait le conduire à la guerre mondiale... et au poteau d'exécution.

En attendant, à Rome même, tout reprenait la marque de l'antiquité. Le *Forum* fut restauré. Le *Palatin* révéla les palais des Césars. Même une *Voie Impériale*, qui va de la place de Venise au Colisée, large et droite, rapetissa, de ses proportions excessives, celles des monuments d'autrefois : cherchez la Colonne Trajane. Il n'en faut pas conclure que Mussolini soit plus grand que César, les siècles modifiant les mesures.

Toutefois, parce qu'il y a, ce qui n'était pas autrefois, une France, et une Angleterre, et une Russie et une Allemagne, le fascisme dut s'appuyer sur une alliance. L'avènement d'HITLER fut véritablement un don des dieux. Et le nazisme même put paraître une imitation et une filiale du fascisme. Et Hitler reconnut parfaitement la primauté, au moins chronologique, de Mussolini. Rien de plus flatteur et de plus enivrant. On dirait que la Germanie d'Hitler est une province de la Rome nouvelle : à quoi les Césars et les Augustes n'étaient pas parvenus.

En tout cas, de bon accord, la main dans la main, autour de l'Axe d'acier, les deux dictateurs partirent à la conquête de l'Empire.Ils s'efforcèrent de marcher du même pas; le temps devait venir où Hitler irait plus vite et plus fort.

Pour le moment Mussolini mit les fers au feu. Il envahit l'*Ethiopie*; par dessus l'Egypte, il doubla ainsi la puissance de la province de Libye; avec la Tunisie « à noi », c'était l'ancienne province impériale d'Afrique, — toute la Méditerranée sous les lois de Rome.

Au Capitole, devant Jupiter Capitolin, on proclama solennellement l'Empire Romain. Et le roi Victor-Emmanuel devint *Empereur d'Ethiopie;* Négus signifie Empereur. Il n'est donc qu'un collectionneur.

Il est étonnant qu'il se soit satisfait de cette formule, qu'il se soit rangé dans l'ordre dynastique des négus, qu'il ne soit pas allé jusqu'à la dignité d'empereur romain. Mussolini n'a pas osé, et il est possible qu'Hitler y ait fait quelque objection.

Notons d'ailleurs que, dans la combinaison de l'Axe, Mussolini ne tarda pas à n'être plus qu'un « second » sans éclat, l'Italie qu'une province de l'Allemagne; — que les grands anciens ont dû évoquer les temps où le cri du cœur de toute l'*Italia irredenta* était *Fuori i bar-*

bari!; que cette politique fasciste était donc un reniement des plus glorieuses pages de l'Italie moderne depuis la Renaissance, — à la fois un anachronisme ridicule et une odieuse trahison.

Observons encore, à l'adresse de l'un et de l'autre des dictateurs, que les temps ne sont plus aux empires d'autorité qui valaient lorsque les peuples étaient mineurs, que nous sommes arrivés aux temps d'une humanité libre, émancipée enfin de ses conducteurs d'hommes, derniers fantoches des Nemrods légendaires, suppôts de Satan.

L'HELLÉNISME DANS LES SIÈCLES.

Il n'y a pas que Rome dans la Méditerranée; elle n'est pas « nôtre » que pour Rome. Même, les titres de Rome n'y sont pas les premiers ni les plus remarquables, au regard de la civilisation; même la papauté, en dépit du concordat de 1929, n'y a rien ajouté.

Car, depuis la chute de Rome au Ve siècle, en quinze siècles, la Méditerranée a vu des spectacles d'histoire qui ne sont pas disparus devant le grotesque fascisme.

Déjà l'*hellénisme* avait ses titres. Qu'était Rome lors du siècle de Périclès, Ve siècle avant Jésus-Christ ? Elle en était à chasser les Tarquins et la domination des Etrusques. Même bien longtemps après, même après avoir vu les temples de la Grèce, Rome n'a jamais été capable de construire rien qui ressemble au *Parthénon*, aux *Propylées*, ou seulement au petit temple de la Victoire Aptère; elle avait pourtant sous les yeux le temple de Poestum ou ceux d'Agrigente.

Elle avait pourtant affreusement pillé Corinthe. Elle avait pris à la Grèce les œuvres d'art dont elle n'a pas cessé d'enrichir ses musées; Rome est riche de butin. *Græcia capta ferum victorem cepit;* oui, mais le vainqueur resta barbare.

Les cités grecques, si ferventes de liberté, n'ont pas su se gouverner, et ainsi elles ont été réduites en provinces romaines. Mais Rome victorieuse n'a jamais été qu'une élève de la Grèce, — une pauvre élève.

Où en était Rome lors de la conquête d'Alexandre ? Elle venait de connaître l'invasion des Gaulois : « *Væ victis!* », et les oies du Capitole ne l'avaient sauvée qu'*in extremis*.

Dès lors, c'est *Alexandrie* qui fut la reine de la Méditerranée, et pour de longs siècles. Rome dut se mettre à son école. Il s'en fallut de peu que CLÉOPATRE n'entrât dans Rome par la *via Appia* sur un char de triomphe. Et il faut le regretter.

Car l'Empire Romain ne fut qu'un ordre territorial et politique, encadrant une société demeurée barbare et bientôt affreusement corrompue.

La Méditerranée est, à l'heure où nous sommes, beaucoup plus grecque que romaine.

Et la Grèce y a encore d'autres titres. Napoléon disait que le christianisme était la vengeance de la Grèce sur Rome.

Car le christianisme est venu des *Lieux Saints* par la Grèce. La *Bible des Septante* est en grec et vient d'Alexandrie. SAINT PAUL fit la conquête chrétienne de la Méditerranée avec beaucoup plus de rapidité que n'avaient fait les légions de Rome dans l'autre sens. Pierre et Paul sont les maîtres de Rome, même en ses colonnes triomphales, même au Colisée.

L'Empire Romain brisé entre Occident et Orient, l'Empire d'Orient, avec *Constantinople*, dix siècles d'une grandeur et d'une gloire à quoi Rome ne peut rien comparer. Et si, plus tard la papauté a affirmé sa primauté sur toutes églises chrétiennes, ce ne fut que sur des titres toujours contestables, même sur un calembour; et l'Orient ne l'a pas reconnue. Tu es Pierre, et sur cette pierre...

Et *Sainte-Sophie,* malgré la magnificence architecturale de *Saint-Pierre de Rome,* Sainte-Sophie, construite de reliques et de prières et d'hymnes au Sauveur; Sainte-Sophie demeure la plus sainte et la plus vénérable des églises chrétiennes. Et c'est de la lumière de Sainte-Sophie qu'a rayonné l'Evangile orthodoxe sur toute l'Europe orientale, de la Bohême à l'Oural, d'Alexandrie et d'Antioche à Kiev et Novgorod.

La *Sainte-Russie* est une nouveauté appréciable depuis les temps lointains et périmés de l'Empire Romain. Et il se pourrait que demain ce fut la *Sainte Russie* ou la Grèce qui redressât la Croix sur la plus haute coupole de Sainte-Sophie.

Cette gloire divine et bénie ne sera pas à la Rome des papes. Car ils ont attaché trop de prix aux biens de la terre et à toutes les petites combinaisons de la vie d'ici-bas. La tiare n'est pas une couronne d'épines.

Qu'on mette donc sur la carte de l'empire romain la carte de la Méditerranée d'aujourd'hui, sur laquelle il faut faire la paix. Et, en dehors des autres titres, et notamment des titres de la France, qu'on y marque les titres de la *Grèce*, de la Grèce des siècles, et les traces qu'ils y ont laissées, même dans le sang et le caractère et les mœurs des populations : — la *Sicile*, *Capri* et *Naples,* la *Grande-Grèce* de Messine à Brindisi, les *Iles Ioniennes,* toute la péninsule hellénique, de l'*Epire* à la *Macédoine* et à la *Thrace,* devant Constantinople, dont le nom reste grec malgré sa contraction en Istambul; toutes les îles de la mer Egée, et les rivages de l'Asie Mineure, malgré la catastrophe de 1922; et les colonies helléniques, toujours si actives et si vaillantes, sur toute la côte méridionale de la Méditerranée, de l'Egypte à la Cyrénaïque.

Qu'on y fasse attention, avant d'ouvrir une ère nouvelle ! Qu'on y réfléchisse à la somme et à la valeur d'effort et de culture, au génie grec que tout cela représente ! Et on ne voudra pas sacrifier à des ambi-

tions folles et ridicules, les incalculables espérances qu'il faut toujours mettre dans l'*hellénisme classique* et dans le *christianisme orthodoxe*.

Car la Grèce contemporaine les a renouvelées. Son histoire, depuis l'*Evanghelismos* de 1821, est une histoire admirable, toute pleine d'héroïsme, comme aux plus nobles pages de l'antiquité : la victoire de l'*Insurrection*, avant et après Navarin, l'essor de la *Grande Idée*, la reconquête des Iles, de la *Morée*, de *Missolonghi*, de la Thessalie, de l'Epire, de la Macédoine et de la Thrace. Il reste de l'héroïsme, même dans les épreuves du désastre de 1922, dans la vie dramatique et dans la mort du Roi *Constantin*.

Il faut réparer les effets de cette catastrophe. Un coup de cimeterre ne déracine pas des traditions et des mérites de cette sorte, toujours vivants depuis Homère et Eschyle.

Une œuvre de paix serait imparfaite et superficielle, qui ne donnerait pas toute satisfaction aux droits de l'hellénisme : il remplit toutes les pages de l'histoire, et nous lui devons le meilleur de notre valeur intellectuelle et morale.

L'ISLAM DANS LES SIÈCLES.

Continuons notre tour de Méditerranée. Il n'y a rien de plus plaisant et de plus instructif, et nous tenons à mettre chacun à sa place. Le *Nil* est un autre fleuve que le *Tibre*.

Laissons les *Pharaons* des quarante siècles; ils sont trop loin et ils pèseraient trop lourd dans la balance même romaine. Mais sachez bien que les hiéroglyphes n'ont été déchiffrés qu'en leur grammaire et que pour leur vrai sens nous en sommes au B.A. BA. Il faudra y revenir un peu plus tard . On a soulevé le voile d'Isis, mais on n'a pas tout vu.

Tenons-nous-en à des histoires plus accessibles au grand public. Cela suffit à notre discours.

Et donc, quels monuments et quelles œuvres Rome montrera-t-elle qui puissent être comparés à ceux de l'*Islam* ? On a beaucoup ri à voir, au cœur du désert de Libye, le Duce, tout droit sur ses étriers, appeler l'Islam, des quatre vents de l'horizon, sous la protection de son glaive. On en a surtout ri dans les pays de l'Islam.

Faut-il lui rappeler : — La *conquête arabe*, plus rapide et plus étonnante que la conquête romaine; partie d'une petite tribu désertique, au fond de l'Arabie, elle fut, en cinquante ans, des confins de l'Inde à Gibraltar, à Poitiers, à l'Océan Atlantique ?

Les *empires arabes*, qui en sont restés pour des siècles et qui ont laissé des traces ineffaçables, capables de renaissance, des *Califes parfaits*, les conquérants, des *Omméïades* à Damas et à Cordoue, des *Abbassides* à Bagdad, des *Fatimites* au Caire; des capitales que la renommée de Rome n'efface pas.

Les monuments, les mosquées et les palais : la mosquée des Omméïades à Damas, la mosquée Verte à Jérusalem, les mosquées du Caire, de Kairoan, de Fez, la mosquée de Cordoue; et Séville, et Grenade avec son *Alhambra*, et tant d'autres, par centaines...

Mettez donc, en face, le *Panthéon d'Agrippa* qui fait même à Rome, figure de taupinière.

Faut-il rappeler au fascisme, décidément une caricature, que la civilisation arabe, héritière de la civilisation hellénique, d'ARISTOTE à AVERROÈS, éclaira pendant quinze siècles l'évolution de l'humanité, et que l'*Université de Cordoue* a donné des leçons et des maîtres à toutes les universités de l'Europe, même à celle de Bologne. Y a-t-il une université à Rome ?

Mettez dans une balance, au spectacle de la Méditerranée, les mérites de Rome et ceux de l'Islam arabe, et le plateau de Rome sautera jusqu'au ciel...

La décadence est venue, comme il est arrivé à d'autres empires. L'Islam a été compromis par les Turcs qui n'en ont fait qu'un instrument de conquête et de domination; l'empire ottoman ne fut qu'un accident, sans caractère et sans avenir, sans valeur de civilisation. Comment les Grandes Puissances ont-elles pu, pendant deux ou trois siècles, s'attacher si obstinément à la doctrine de l'*intégrité de l'empire ottoman* ? Que d'oppressions et de massacres sous cette doctrine !

Mais qui donc aujourd'hui se risquerait à nier ou à mépriser l'immense puissance de l'*Islam* ? Une des quatre ou cinq plus grandes puissances de la terre, 250 millions d'êtres humains et fervents de leur foi, — *Islam* veut dire *foi;* Musulmans, les fidèles. De l'Inde, de la Perse, de l'Afrique antérieure, de l'Afrique septentrionale jusqu'au Congo, ils n'ont pas cessé de faire le pélerinage de La Mecque et de Médine au tombeau du prophète. Ils ont leurs confréries redoutables capables de soulèvements instantanés, comme tempêtes de sable, de millions de fanatiques, — il faut prendre ce mot en son sens droit —, des croyants capables et avides de mourir pour leur foi. Apprenez à connaître l'oasis d'*Aoudjilah* en Libye, si vous voulez comprendre certains mouvements mystérieux, où l'on sent frémir l'*Islam* en ses profondeurs, et la grande Université du Caire; *El Azhar;* fondation des Fatimites, elle est depuis mille ans le cerveau de l'Islam; et la gloire de ses premiers siècles n'est pas incapable de renaître.

Une paix qui ne tiendrait pas compte de telles forces serait fragile en un point d'une particulière sensibilité.

Car voici que l'Islam, qui paraissait n'être plus dans les derniers siècles qu'une vague religion généralement méconnue, en est venu à concentrer son influence et son action politique et morale autour de la vallée du *Nil*, qui par elle-même est un lieu d'histoire incomparable : *Memphis* et *Thèbes*, *Alexandrie* et *Le Caire*.

Voici que nous avons vu renaître la dynastie des *Fatimites*: Fatima était la fille très aimée du Prophète. BONAPARTE, lors de son expédition d'Egypte, l'avait deviné; et c'est pourquoi son expédition si rapide a laissé des souvenirs si durables.

Son contemporain, MOHAMED-ALI — ils étaient nés la même année, 1769 — a fondé autour du Caire un empire qui fut un moment plus grand que celui de Napoléon, et que l'Angleterre a démoli parce qu'il lui barrait la route de l'Inde.

Mais la dynastie a duré. Elle a eu MOHAMED-SAID et ISMAIL-PACHA, qui ont creusé et ouvert le *Canal de Suez*.

L'Angleterre a détaché l'Egypte de l'empire ottoman et l'a occupée pendant quarante ans; mais elle a reconnu son indépendance en 1922, d'abord avec le roi FOUAD, puis, en 1936, avec le roi FAROUK.

Et chacun doit savoir que l'Egypte, consciente de sa richesse inouïe, de sa prospérité intarissable, aussi de sa puissance croissante, veut être et sera l'une des grandes nations de la Méditerranée. Je ne voudrais pas faire de peine à Mussolini, mais je dis qu'elle sera plus grande nation que l'Italie.

Il sera prudent de ne pas prendre cette affirmation pour un paradoxe. Elle n'étonnera que ceux qui ne savent pas.

L'ORIENT. LES LIEUX SAINTS.

En général, on connaît mal l'Orient. Un écrivain américain a dit à son sujet, le *Nouveau Monde de l'Islam*. Un nouveau monde en effet, ou plutôt un monde renouvelé; car, aux regards de l'histoire, c'est le plus ancien foyer des premières sociétés humaines.

L'*Orient*. — Là se conjuguent la Grèce et l'Islam, Alexandrie. Le Caire. La Mecque.

Il n'est pas nécessaire d'y ajouter quelque épithète que ce soit, Proche ou Moyen. Il ne s'agit pas de l'endroit où le soleil se lève puisque le soleil se lève partout autour de la terre, mais de l'endroit où l'humanité s'est levée et où son cœur continue de battre, le berceau et le foyer de toute révélation, le lieu de toute culture classique et chrétienne.

L'*Orient*. — Que les hommes de la paix, avant de conclure leur information, y portent leur prière au Très-Haut, comme faisait le Président ROOSEVELT à la veille de la grande bataille d'Europe, le 6 juin 1944. Car toutes choses humaines sont sous le regard de Dieu et ont besoin de sa Providence.

Si l'on s'en rapportait aux apparences et aux nouvelles, l'Orient est bien déchiré par les dissensions et les querelles des hommes. On dirait un miroir brisé, où l'on ne reconnaît plus de figure, et chacun se demande aujourd'hui le secret du mystère qui les enveloppe: — *Mésopotamie* ou Irak-Arabi, *Syrie, Liban, Druses* et *Maronites, Grecs Unis* ou *Grecs Orthodoxes, Latins* ou *Coptes, Musulmans* ou *Juifs, Catholiques* ou *Arméniens; Saint-Sépulcre* ou *Temple de Salomon* ou *Mosquée d'Omar, Judée* ou *Galilée;* domination turque ou européenne, française ou anglaise ou américaine.

Le Président ROOSEVELT y porte attention. Il vient de reconnaître la *Syrie* et le *Liban* comme Etats Libres. Nous comptons beaucoup sur lui; car il sait.

Il sait qu'il ne faut pas juger de l'Orient par les incohérences du jour. Il sait que beaucoup d'empires y sont passés et y passeront.

Mais il sait surtout que le Christ s'y est incarné en Fils de l'homme, a apporté la bonne nouvelle de la Sainte Montagne, a appelé l'humanité à la communion, afin qu'elle ne soit plus divisée en troupeaux affolés, mais d'une même Eglise sous le Bon Pasteur. Il sait que Jésus marche devant; que l'humanité, péniblement, mais sûrement, sous le divin commandement, s'en va à l'unité, qui sera la paix.

Il sait que cet Orient — l'Orient unique — est au centre du monde; qu'il est à la même distance, 10.000 kilomètres, de Washington et de Tokyo, de l'Extrême-Occident et de l'Extrême-Orient, et sous la même latitude, entre l'Equateur et le Pôle Nord.

De l'Orient, l'évolution de l'humanité, à partir de sa naissance, s'est faite vers l'Occident, par la Méditerranée, l'Afrique du Nord, l'Europe; et au XVe siècle, par-dessus l'Atlantique, vers les Amériques, qui sont devenues une autre Europe beaucoup plus grande qu'elle, peuplée des mêmes races, chrétienne aussi, et par là, en communion constante avec elle.

Aussi, vers l'Extrême-Orient, les *Indes Orientales*; que l'évolution s'affirme par le développement naturel des voies commerciales: c'est l'*Inde* et la *Chine* qu'il faut rapprocher, rassembler, afin que l'humanité se complète et soit toute en un.

Nous en sommes là.

C'est donc aux *Lieux Saints*, — Lieux Saints du judaïsme ou du christianisme ou de l'Islam, Lieux Saints des mystères d'initiation où très tôt les hommes ont cherché la voie de leur destin, qu'il faut placer le centre du monde, et c'est de là qu'on le verra le mieux.

Dieu l'a voulu, puisque la terre est ainsi faite.

Si on la divise en deux hémisphères, selon la répartition des continents et des océans, l'*hémisphère continental* comprend en effet tous les continents sauf l'Australie; et l'*hémisphère océanique* est presque tout occupé par l'Océan Pacifique, plus grand, à lui seul, que tous les continents ensemble.

Et c'est au milieu de l'hémisphère continental que se trouve la Méditerranée, et son foyer moral l'Orient.

C'est donc de là qu'il faut regarder la terre et le drame de l'humanité.

N'est-il pas arrivé à sa crise ?

Nous rêvons.

Nos méditations se rencontrent avec celles des hommes de la paix. Tous les hommes de bonne volonté sont avec eux afin qu'elle soit *la Paix*. Et nous sentons tous qu'elle ne peut être qu'en Christ : — *Pax Christi*.

Nous allons tous aux Lieux Saints, puisque la bonne nouvelle en est partie.

Nous allons à *Bethléem*, au *Jourdain*, à *Nazareth*, où est née l'ère nouvelle, ère de l'homme nouveau.

Nous allons à la sainte montagne de *Galilée*, où il faut annoncer les *Béatitudes;* elles sont à ceux qui sont doux et humbles de cœur.

Nous montons à *Jérusalem*. Nous refaisons dans les pas de Jésus les quatorze stations du chemin de la Croix, puisque nous voulons nous fondre et vivre en lui.

Nous sommes au *Calvaire*, au *Saint-Sépulcre*, où s'ouvre la voie : « Je suis la voie, la vérité et la vie ».

Il y faudra instituer un pélerinage venu de tous les points de l'univers, une *Communion* de toutes les races et de toutes les nations, autour de l'Arche de la nouvelle Alliance : — une *Pâque d'humanité*.

...Mais avant de pouvoir dire : Ainsi soit-il ! il nous faut achever notre tour de la terre et de l'humanité en leur état présent.

Jésus a dit : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là, il faut aussi que je les amène ; elles entendront ma voix et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur ».

⁂

La Méditerranée du Pacifique — Blancs et Jaunes.

Les choses du *Pacifique* nous sont moins familières. Elles ne sont pas de notre conversation, de notre mentalité quotidienne. Nous ne les connaissons qu'à distance des livres ou des télégrammes de presse. Il est vrai que les gens du Pacifique, ceux de l'Amérique ou de l'Extrême-Orient, ne voient aussi l'Europe que de loin, d'une même distance, et ont besoin qu'elle leur soit expliquée. Nous nous réjouissons beaucoup, pour diverses raisons, de voir les Américains chez nous, et en si belle forme ; ils auront sans doute aussi quelques préjugés à corriger.

C'est pourquoi nous demandons à regarder un peu chez eux, dussions-nous commettre des erreurs de jugement qu'ils sauront rectifier. Les uns et les autres, nous nous comprendrons, si nous pensons comme le poète latin,

Et nihil humani a me alienum puto.

Au reste, ici, nous sommes au point de vue de l'histoire générale, de l'humanité toute entière, puisque nous cherchons l'*unité*, c'est-à-dire la *Paix*, une paix où tous nous soyons *un*, ἵνα πάντες ἓν ὦσιν.

Sinon, ce ne sera pas la Paix.

L'insuffisance de nos connaissances tient essentiellement au fait qu'elles sont récentes, primaires en quelque sorte. Les Etats-Unis eux-mêmes sont une jeune nation : qu'est-ce qu'un siècle et demi ? Et il n'y a pas un siècle que nous avons quelque contact avec la Chine. Et quel contact ! De leur part, les uns et les autres, ils n'ont pas davantage désiré nous connaître, les uns soucieux surtout de se débarrasser de nous, « les diables étrangers », les autres obstinés à ne pas frayer avec nous. C'est hier, et non sans peine, que les Etats-Unis sont sortis, à notre endroit, de leur politique d'isolement.

Et leur seule présence chez nous, en ce moment, est, par elle même, une *Révolution* d'incalculable portée. Je dirais une *Révélation*.

Ce sont donc les *Etats-Unis* qui vont rapprocher de nous choses et gens du Pacifique, où d'autre part ils mènent leur guerre avec la même énergie et la même résolution.

Il faut les louer d'en affirmer la maîtrise, et de n'avoir pas permis que le *Pacifique* ne fût que la *mer Jaune*. Si les Rocheuses et la Cordillère étaient une barrière, pour eux comme pour les Jaunes, non seulement leur sécurité même serait incertaine ; mais l'humanité ne pourrait pas être une.

Un hémisphère blanc, un hémisphère jaune : il eût fallu prévoir des conflits sans limites où littéralement la terre se fût déchirée et fendue en deux fragments.

C'est par là que la guerre actuelle du Pacifique est aussi *notre guerre*, quoique, à beaucoup, elle paraisse bien lointaine. Si c'est l'Europe qui a découvert l'Amérique, et la route de l'Extrême-Orient, c'est l'Amérique, européenne en ses éléments ethniques, qui a bouclé la boucle et ouvert à ses entreprises la route de ce qui est pour elle l'Extrême-Occident.

On méditerait longuement sur les conséquences qu'aurait eues une évolution différente ; si les deux rives du Pacifique, Asie, Amérique, avaient été aux Jaunes ; si l'évolution de l'humanité s'était faite sous l'impulsion des Jaunes et non sous celle de l'Europe et de l'Amérique, c'est-à-dire du Christ. On ne s'attardera pas à ce jeu d'imagination. Mais on veut y voir le *doigt de Dieu* à qui il eût suffi d'un signe pour que cette évolution se fit en sens contraire.

Le peu que nous en pouvons dire suffit à conférer aux Etats-Unis, par la volonté de Dieu, la plus haute mission d'histoire qui se soit jamais rencontrée. Ils en seront dignes, même s'ils n'en ont pas conscience. Dieu les a arrachés à leur *isolation* pour qu'ils fassent faire à la victoire et à la paix le tour du monde.

Car, s'ils veulent et s'il leur faut la maîtrise du Pacifique, ce n'est pas qu'ils prétendent y régner. Nés de la liberté, Unis par la liberté, fervents de liberté plus que quiconque, au fond de leur conscience, de leur être moral, ils veulent l'union, la communion, la collaboration, l'harmonie dans la liberté.

Il y a là, autour du Pacifique, toutes races humaines, toutes expériences, toutes aspirations, même plus encore qu'autour de notre Méditerranée classique ou de l'Atlantique : — des *Blancs* venus de toute l'Europe, — les *Jaunes* qui ne connaissent que l'Asie, — les *Noirs* d'Afrique ou venus d'Afrique.

Ils sont là rassemblés, pour un immense brassage d'activité physique et de méditation morale, qui, dans la collaboration et la communion, doit valoir pour des millénaires d'humanité.

Il fallait les asseoir tous au banquet du Seigneur. Les Etats-Unis, dont le nom et les étoiles sont tout un manifeste, ont reçu mandat de les y introduire.

Quiconque s'éclairera ici de quelque lumière d'en haut y marquera déjà la plus grande page de l'histoire des hommes.

LES SAGES DE LA CHINE. — LA WEHRMACHT DU JAPON.

Il faut considérer l'histoire de la *Chine* avec le plus grand respect. Il s'agit de 500 millions d'hommes qui ont fourni leur effort et apporté leurs résultats au développement de l'humanité. Nous en savons quelque chose ; mais nous ne l'étudions pas ; elle n'est pas dans le programme ; elle n'est pas classique. C'est une lacune regrettable. Il y a d'autres lacunes dans notre enseignement historique. La plus grave est celle qui tient l'*histoire sainte*, c'est-à-dire Jésus, hors de l'*histoire générale* qui reste toute profane. C'est proprement mettre la lumière sous le boisseau.

Il faudra, quand les guerres et autres tribulations nous auront laissé quelques loisirs, concevoir l'histoire générale autrement qu'on n'a fait jusqu'ici, c'est-à-dire, tout simplement, dans sa généralité, afin qu'elle soit, comme son étymologie le voudrait, la *Connaissance*, toute la Connaissance ; — où que la foi donc y aille si la science n'y peut aller.

Les Chinois ne nous contrediront pas.

Nous savons quelque chose de la pensée de leurs *Sages*. Ils ont eu leurs Sages, dans le temps des Sages de la Grèce, avec qui pourtant ils ne se sont pas concertés : — Qui soufflait alors ce vent de sagesse à travers les hommes ? — Les LAO-TSEU, et les KONG-FU-TSEU ont enseigné la piété filiale, le culte des ancêtres, qui s'est conservé jusqu'à nos jours en des rites très stricts où s'affirme en leur pensée la suprématie de l'être moral. Ils ont eu, plus que nous-mêmes le sentiment du royaume intérieur où l'âme échappe aux misères de la vie matérielle ; ils ont cherché le salut, le *nirvâna*, dans le mépris des biens de la terre et trouvé la jouissance suprême dans la contemplation.

Peut-être pourrait-on dire que ces dispositions les ont détournés de l'action, de l'initiative ambitieuse ; en quoi ils ont été dépassés et dominés par les *Blancs*, ceux d'Europe ou ceux d'Amérique.

Ce n'est pas que leur histoire, au peu que nous en sachions, soit de tout repos, et qu'il faille les voir accroupis tout au long des siècles. Ils ont leurs conquérants.

La dynastie des TSIN, au temps d'Alexandre-le-Grand, s'est couverte de gloire. On voit sur la carte les riches alluvions de la plaine jaune ravagées par les Mongols descendus de leurs déserts. La *Grande Muraille* qu'il a fallu construire pour fermer les voies d'invasion révèle un danger millénaire auquel la Chine n'a pas toujours échappé. Par les brèches de la Grande Muraille, elle a connu des épreuves dramatiques, comme les autres peuples de la terre.

Pauvre humanité ! Où la Paix ? Quand la Paix ?

Les Chinois gardent un pieux souvenir à leur dynastie des MING, du XIVe au XVIIe siècle de notre ère, parce qu'il semble qu'elle ait été en effet pour eux comme un âge d'or, — riche d'une civilisation dont nous commençons à apprécier les œuvres, et où il nous faudra regarder de plus près.

Mais au XVIIe siècle, la Chine tomba au pouvoir d'une dynastie *mandchoue*, qui mit sa capitale à *Péking* et connut les énivrements de la conquête. C'est elle qui, autour de la plaine chinoise, étendit son empire sur le *Tibet*, le *Turkestan oriental*, la *Mongolie*, et sa suzeraineté même sur les pays voisins. C'est elle qui a fait à la Chine, en lui donnant une sorte d'unité politique, l'image que nous lui connaissons.

Depuis une trentaine d'années, depuis la révolution de 1911, où furent renversés les derniers souverains de la dynastie mandchoue, nous en sommes désormais à « la Chine aux Chinois » ; ce qui comporte des nouveautés marquantes pour l'histoire de demain.

On médite déjà à perte de vue sur ce fait inédit que la *Chine* soit désormais considérée et traitée comme une des Quatre ou Cinq Grandes Puissances de la terre. Il est vrai que le *Japon* était déjà considéré comme tel lors de la précédente guerre mondiale.

Jusque-là, le contact des Blancs et des Jaunes n'avait été qu'hostile. Chine et Japon, il y a cent ans, ne voulaient pas connaître les étrangers. On leur fit la guerre pour les obliger à faire du commerce.

Et la Chine fut dépecée en colonies européennes, en comptoirs et dépôts, en zones d'influence, qui paraissaient devoir la conduire à la pure servitude.

C'est le *Japon* qui a d'abord le plus vigoureusement réagi.

Et par le moyen de la *wehrmacht*.

On méditera sur le parallélisme de l'action de guerre menée ensemble par le Japon et la Prusse, dans le même temps et avec les mêmes arguments, depuis la *Révolution japonaise de* 1868 qui est entre Sadowa et Sedan, avec la victoire sur la Chine en 1894, sur la Russie en 1904-1905, sur l'Allemagne en 1914-1918, — pour aboutir à la collusion actuelle autour du *Pacte d'acier*.

La monstrueuse conquête japonaise, qui d'abord a recouvert les Philippines, les Indes Néerlandaises, le Siam et la Birmanie, et les provinces chinoises de l'est autour de Nanking, n'est-elle pas pareille à la monstrueuse conquête allemande qui a un moment déferlé sur la plus grande partie de l'Europe ?

Même délire d'ambition, même abus de *wehrmacht*, même péril pour les libertés humaines, chez les Jaunes comme chez les Blancs.

Même guerre donc.

Il importait sans doute que fauteurs et foudres de guerre, acharnés aux massacres et aux pillages, fussent liés à un même *Axe*, pour être brisés ensemble par les armées de la *Liberté*.

Le spectacle est grandiose.

Et ainsi on aura *toute la Paix*.

Les trésors du Pacifique a l'inventaire de la Paix.

Voici donc le *Pacifique* sur la table de la paix.

Il importe de le définir, de dresser quelque inventaire des richesses qu'il offre au trésor de l'humanité et qui doivent être distribuées selon la justice.

Sinon, elles sont de taille à exciter toutes les convoitises et à soulever des conflits gigantesques entre ses fourmilières d'hommes. Le mal est déjà grand. Car on se bat fort d'un bout à l'autre du Pacifique.

Jadis, lorsqu'on disait les *Indes Orientales*, l'Inde et au-delà, on imaginait des richesses inouïes, inépuisables, que l'on n'osait même envier : elles étaient aux *nababs*, qui savaient les garder jalousement. Elles ont dépassé toutes imaginations...

A qui sont-elles ?

Il s'en faut de beaucoup que l'Océan Pacifique et ses rivages, et ses terres et ses vallées fluviales, soient tout aux *Jaunes*, et qu'ainsi les deux grands océans, Atlantique et Pacifique, correspondent aux deux grandes races qui sont comme les deux moitiés de l'humanité. En vérité, ses populations sont très mêlées.

Les Jaunes sont établis dans les grandes vallées d'alluvions qui descendent du demi-cercle des plissements montagneux rayonnant du *Toit du monde*, vers l'Himalaya et les Thian-Chan. Ils y sont quasi-enfermés entre la barrière des hauts plateaux et les bords de l'Océan.

C'est sans doute pour cela qu'ils n'en sont pas sortis, la nature y étant assez prodigue de biens pour suffire à leurs besoins et à leurs aspirations.

Ce sont les *Blancs* qui sont allés à eux, venus de partout, parce qu'ils sont plus entreprenants.

L'*Inde* est restée aux *Indo-Européens*, aussi peuplée à elle seule qu'une autre Europe, donc plus qu'une autre Amérique. Les légendes en disent l'invasion par des tribus guerrières venues du nord-ouest, peut-être de très loin en ce sens, peut-être de chez nous.

Les *Indes Néerlandaises, Iles de la Sonde*, merveilles parmi les merveilles de la terre, ont leurs populations malaises ; mais, après le travail des siècles, elles sont Néerlandaises, l'*Empire de la Hollande*, l'un des plus beaux empires du monde.

L'*Australie* est une autre Europe par l'étendue, non par le peuplement, et par là douée d'un avenir indéfini.

La *Russie*, par Vladivostok, descend au Grand Océan du haut des plateaux sibériens. Elle ne permettra pas qu'on en dispose sans son aveu.

Et les *Amériques*, qui ont eu soin d'écarter toute immigration jaune, sont toutes aux *Blancs*, et, de San Francisco à Panama et à Valparaiso, font face désormais à Canton, Chang-haï et Yokohama.

Le Pacifique n'est donc pas une cuvette réservée, ou, s'il est une cuvette, — une grande cuvette, même une grande cuve, — il faut qu'elle soit sociable ; car il y vient des amateurs de fort loin, de tout le reste de la terre. Il a pu demeurer pendant des siècles dans un isolement presque absolu, étant, comme on disait, au bout du monde.

Il était aux *antipodes*. Il n'y a plus d'antipodes.

Les voies de mer sont, dès aujourd'hui plus importantes que les voies de terre, ayant la largeur qu'elles veulent ; et les voies de l'air, en largeur et en hauteur, ont des possibilités infinies. Les hydravions sont pour donner au Pacifique une vie intense ; nous ne pouvons que la prévoir, mais pour les lendemains immédiats de la paix. Voyez-vous *San-Francisco-Canton, Panama-Singapour, Valparaiso-Melbourne*. Et ce ne sont que les grosses artères du réseau.

Et les cargaisons attendent d'être enlevées.

Vous avez là les plus fertiles plaines du monde, les pays du *riz*, du *coton*, de toutes *épices*, de la *soie*. On connaît quelques-unes de leurs richesses minières, leurs diamants et leurs pétroles.

Mais les hommes ont à peine commencé de forer leurs puits de mines sur les *hauts plateaux de l'Asie Centrale*. La géographie y enseigne les plus formidables masses continentales de la terre. Ce qu'on appelle les hauts plateaux de l'Asie représente une superficie de beaucoup supérieure à celle de l'Europe. Et les *Montagnes Rocheuses !* Et la *Cordillère des Andes !* Eloignés jusqu'ici des grands centres indus-

triels où la main-d'œuvre est proche, ils sont maintenant à la portée des ingénieurs et des travailleurs; ils vont entrer dans la circulation universelle, qui va en être décuplée.

Les géographes montrent là l'un des plus merveilleux phénomènes de la formation de la terre, ce qu'ils appellent le *Cercle de feu du Pacifique,* toute une couronne faite des plus actifs et des plus puissants volcans de la croûte du Globe: Alaska, Mexique, Equateur, Pérou, Chili, Patagonie, pôle Antarctique, Nouvelle-Zélande, Nouvelles-Hébrides, Philippines, Japon, Kamtchatka.

Ces formidables bouleversements, qui ne sont pas apaisés, ont évidemment, ici et là, amené à la surface ou à profondeur accessible des *gisements miniers* de toutes sortes, dont l'emplacement est encore à peine connu, et qui préparent au labeur de l'homme des matières premières et des profits incalculables.

On en peut tout espérer, au-delà de toute espérance, pourvu que l'humanité, moins âpre à prendre et à jouir, ne gaspille pas le don de Dieu en veillées d'armes et en tueries.

VICTOIRE MONDIALE POUR HARMONIE MONDIALE.

Mais non! Voici que la guerre générale s'achève en une victoire générale, pour une paix générale, qui ne laissera aucun brandon inflammable.

Voici la victoire accomplie, on peut bien dire sous le commandement unique des *Etats-Unis,* le Président ROOSEVELT en ayant revendiqué et pris la responsabilité.

Ceci est écrit au lendemain de la victoire miraculeuse de *Normandie* et de *France:* — En quelques jours, tous ténèbres dissipées par un grand coup de soleil. Le nom du vainqueur, EISENHOWER, en un moment sur toutes les lèvres. Demain, celui de l'amiral KING à la victoire du Pacifique.

L'histoire ne marchandera pas une gloire si largement gagnée, et si bienfaisante, divine, en vérité. Il n'y a pas deux siècles que les *Etats-Unis* sont nés. Et qu'étaient d'abord les *Treize Etats* de la Fondation? Et les voici déjà au plus haut sommet où sont montés les plus grands empires du passé!

Il ne faut pas douter qu'ils accomplissent une *mission sacrée,* qu'ils soient devenus les instruments de la Providence.

Voici donc: — D'un trait de génie, qui est un trait de feu dans l'évolution laborieuse de l'humanité, voici dissipé en un clin d'œil un affreux cauchemar de cinq ans, où nous avons vu la guerre arrêter tout, dévorer tout: la France, l'Italie, la Russie, les Balkans, occupés lourdement, saccagés impitoyablement; des millions d'hommes déportés en travaux forcés, des dizaines de millions de jeunes hommes fauchés sur les champs de bataille; l'univers entier, terres, mers et eaux, un champ de bataille ruisselant de sang. Massacres partout, famines partout, de pain, de vin, en France même. Des visions de fin du monde. L'*abomination de la désolation. Satan déchaîné!*

Mais on va l'enchaîner, — non pas d'une occupation passagère en forme de douce pénitence, — mais d'un système durable, méthodique, organique, jusqu'à ce que l'Allemagne renie sa *wehrmacht* diabolique, élimine son poison de Prusse, s'intègre, si possible, dans la gravitation universelle de l'humanité...

Le Président ROOSEVELT veut convertir au plus tôt « l'économie de guerre en économie de paix ». Cela vaut pour nous tous. La Chine, en sa sagesse résignée, avait déjà fait, mais ferait mieux encore le calcul de ce que coûte et détruit la guerre; elle s'était même endormie à estimer plus les valeurs morales que matérielles.

En France seulement, calculerons-nous le prix de 1.500.000 jeunes gens que nous avons perdus en 1914-1918? Victoire certes, alors, mais qui avait coûté cher, si cher, que les pertes éprouvées se sont révélées quasi-mortelles dans l'effondrement de 1940! Et tout à l'avenant, et en proportion, qui dressera le bilan de ces quatre dernières années? *Cinquante millions de morts:* est-ce assez dire? La population d'une des plus grandes nations de la terre. Qui additionnera les prix des armements tels que l'industrie humaine a su les réaliser? On ne peut plus compter; on arrive à des milliards de milliards, en quelque monnaie que ce soit.

Le Canal de Suez a coûté 200 millions de francs: une paille! Et pour quels bénéfices! Un autre placement que la guerre! Et là-dessus, qui dira le manque à gagner? Qui dira le prix de tout ce qui n'a pas été construit pendant qu'on s'acharnait à tant détruire qu'il faudra reconstruire?

On a le vertige devant le gouffre insensé que l'humanité a creusé elle-même, de plus en plus profondément, pour y jeter depuis cinq ans; — non, depuis cinquante ans; — non, depuis cinq cents ans — valeurs matérielles et morales qui auraient largement suffi à assurer le bien-être et la prospérité de tous! En vérité, il faut dire qu'elle a été prise, — nous dirons comment! — d'une frénésie, dont les caractéristiques sont invraisemblables et où les expressions manquent!

C'est de cela qu'il faut la guérir, si l'on veut la paix. C'est de ce gouffre qu'il faut la tirer, afin de la remettre sur la voie de sa croissance normale.

Il y a cent ans, nos *Saint-Simoniens* avaient commencé de dresser le calcul, inverse, de ce que l'humanité pouvait tout de suite tirer des richesses naturelles du *Globe,* pourvu, d'abord, qu'elle ne se ruinât point en guerres stupides, pourvu ensuite qu'elle travaillât de tous ses moyens et de tout son cœur à l'exploitation de son fonds. Dès lors,

et sans attendre, la production serait telle que tout bien-être serait assuré à chacun et à tous. D'entrée de jeu, ce sont eux qui ont fait le *Canal de Suez, — Canal de Paix*.

Ils avaient conçu l'harmonie du *Globe*. L'*Harmonie!* Qui mettra l'Harmonie à la place de la Discorde ? la Sagesse à la place de la Folie ?

Les Etats-Unis reprennent naturellement la pensée de l'harmonie saint-simonienne, à l'échelle de l'humanité, et sur le terrain des réalités : c'est leur « économie de paix ». Car nous y sommes ! Il ne s'agit plus d'affronter les forces et les ambitions contraires ; il s'agit de distribuer tous biens selon la Justice qui mène à la fraternité.

Le *Globe* est arrivé à son *unité économique*. Elle ne vaudra qu'avec son *unité morale*, où il faut *Dieu*, qui dit *Amour*.

***

MAI 1945. — Guerre mondiale : personne n'y a échappé, même les non-belligérants, même les femmes, les enfants et les vieillards, même les pays les plus fertiles réduits au rationnement, la France rationnée du pain et du vin de la sainte Communion.

Guerre totale. Donc *paix totale*.

Sous nos yeux, voici les *Nations-Unies*, rassemblées en *un* sous le regard et la lumière de Jésus.

Elles se sont « unies » dans la *Charte de l'Atlantique*, qui vaudra pour le Pacifique, la Charte des Nations libres ; — dans les conférences préliminaires de *Dumbarton-Oaks*, qui ont jeté les bases de la sécurité internationale, c'est-à-dire d'une paix solide et durable ; — hier, les Dominions de l'Empire britannique à Londres, les Républiques américaines à *Mexico* ; — toutes les nations de la terre à *San Francisco*, à l'appel du PRÉSIDENT ROOSEVELT.

Il n'est plus là, mais on l'entend ; son testament, celui qui est dans ses discours, dans ses actes, dans ses prières, c'est le Nouveau Testament, l'Evangile de la Paix, dans « la Justice revêtue d'amour ».

Car il ne suffira pas de tracer des lignes sur les cartes, de constituer des Commissions, de réunir des Comités et des Assemblées. Il faudra aller au fond des consciences.

On ira, et soyez sûrs qu'au fond de toutes les consciences, même allemandes, on trouvera la Paix, à sa source, à la source de la Samaritaine, près de laquelle on n'a plus jamais soif.

IV

LES NATIONS-UNIES EN UN
UNE PAIX DE SIÈCLES

:-:

LE CONSEIL EXÉCUTIF DES NATIONS UNIES.

Il ne faut pas croire, parce qu'on n'en parle plus, que la *Société des Nations* ait cessé d'exister, broyée sous le coup de talon des puissances de l'*Axe*. Elle est plus vivante et plus agissante que jamais. Elle a pris un plus beau nom, les *Nations-Unies*, à l'image des *Etats-Unis*, et c'est elle qui mène si rude guerre à la *wehrmacht*. Car on y voit, en cette croisade suprême, à côté des Etats-Unis et de l'Angleterre, de la Russie et de la Chine, les troupes et les représentants de la France, de l'Italie, de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie, de la Roumanie, de la Grèce, de la Belgique, de la Hollande, de la Norvège, de la Finlande, des Républiques de l'Amérique Latine : — « *l'équipe de la Liberté* », a-t-on dit.

Nations-Unies, en effet, en bataille pour la plus belle des causes, pour l'avancement décisif de l'humanité dans la voie de la justice et de l'amour.

Il est vrai que, pour l'instant, Genève a fermé les portes du Palais des Nations, et il n'est pas question de délibérer en forme. Pourtant on cause, ici ou là. La presse note, à mots très couverts, des conférences ; par exemple, à *Dumbarton Oaks*, près de Washington ; on en connaît mal la composition, on ne connaît rien des débats, et les nouvelles en sont rares et contradictoires.

C'en est assez pour interrompre, en quelque sorte, la prescription et tenir tout un chacun bien informé que la *Société des Nations* continue ; qu'il n'y a pas d'autre moyen d'organiser et de consacrer la paix ; que s'il doit intervenir des arrangements à sa première conception, c'est elle qui en décidera ; et ce ne sera sûrement pas dans le sens d'une abdication quelconque, ce sera bien plutôt dans celui d'une souveraineté mieux établie et garantie. C'est sûrement de cela que l'on parle dans les réunions qui en ont le mandat. Il ne faut pas douter que l'opinion publique n'y porte grande attention.

Jadis, elle fut vivement émue lorsque les Etats-Unis désavouèrent l'initiative que le Président WILSON y avait prise et refusèrent d'y venir. Rien ne pouvait faire plus de tort à une institution qui avait

ouvert de si belles espérances. Et c'est pour cela que la *Société des Nations* a fonctionné d'une manière si incertaine, et qu'en fin de compte elle a échoué.

Dans l'état actuel des choses, on peut maintenant être assuré que les *Etats-Unis* y seront, que le Président ROOSEVELT y occupera la place du Président WILSON, avec une autorité exceptionnelle, et qu'il saura l'engager dans la voie de la paix garantie.

Dès lors, la *Société des Nations*, couronnée par la victoire, aura naturellement son Directoire, ou son *Conseil Exécutif*, — ce qu'on appelait jadis les sièges permanents.

Ils appartiennent, en fait et en droit, aux Grandes Puissances qui mènent la guerre du droit avec tant d'énergie et qui y consentent tant de sacrifices; elles voudront garantir un état de paix, dont elles prennent la responsabilité. Il se trouve d'ailleurs que les Nations-Unies y reconnaissent leurs représentants les plus qualifiés.

La composition de ce conseil exécutif se marque d'avance dans les événements que nous vivons depuis quatre ans, dans les responsabilités prises avec tant de largeur d'esprit, et, donc, dans les titres et droits gagnés parmi des épreuves où il s'agit du destin de tous.

On y inscrit, d'office, pour ainsi dire,
Les *Etats-Unis*, noyau des Nations-Unies,
Le *Royaume-Uni de Grande-Bretagne*.

Les deux grandes puissances anglo-saxonnes appartiennent presque entièrement à la religion réformée, qui compte en ses diverses églises environ 200 *millions de chrétiens*.

La Russie (*Union des Républiques Socialistes Soviétiques*) a droit à un siège de même grade, non seulement parce que depuis l'épopée de *Stalinegrad*, elle a porté à la *Wehrmacht* les plus rudes coups, mais aussi parce qu'elle y a supporté les plus lourds sacrifices, et enfin parce qu'elle représente les *orthodoxes* de toute l'Europe orientale et méridionale.

Place a été faite, dès le début de la guerre, à la *Chine*. Elle est là pour les centaines de millions de *Jaunes* qui ont trouvé la sagesse dans le *bouddhisme :* ce n'est pas tellement loin de la Parole chrétienne.

On ne refusera pas à la *France* sa place parmi les Grandes Puissances. Si elle a été submergée en quelques jours par l'invasion, c'est qu'elle y était la plus exposée; les souffrances qu'elle a subies pendant ces quatre ans, qui furent quatre ans de pillage matériel et moral, de pure barbarie, sont des titres de grande valeur; et l'effort qu'elle a fait, quand même, pour sa propre libération et pour l'achèvement de la victoire commune, lui a déjà gagné une estime particulière. Elle représentera au Conseil Exécutif des Nations-Unies, les 250 millions de *Catholiques* qui sont la plus importante des Eglises du Christ.

Ainsi composé, le Conseil Exécutif sera vraiment, dans la paix comme dans la guerre, le Directoire des Nations-Unies.

Il n'est d'ailleurs pas question qu'il y exerce quelque dictature que ce soit. Ceux qui sont là y représentent des nations libres, démocratiques, unies par et pour la liberté. Ils ont été chargés de leurs intérêts matériels et moraux. Ils sont responsables; ils rendront compte devant l'Assemblée.

L'ASSEMBLÉE DES NATIONS-UNIES.

C'est ici en effet que la Société des Nations doit recevoir une constitution, naître de nouveau, en vérité.

Société des Nations : même le nom ne convient pas; il exprime des intérêts purement matériels, comme tant d'autres Sociétés qui ne sont que des entreprises économiques.

Nous souhaitons que le Conseil Exécutif des Nations-Unies se présente devant l'*Assemblée des Nations-Unies*, comme le Président des Etats-Unis se présente et s'explique devant le *Congrès* des représentants de toute la nation.

Assemblée, Ἐκκλέσια : elle exprime ce qui est essentiel, la volonté, le sentiment, la vie morale, l'âme de la nation, selon la définition même des principes démocratiques.

Il faut que l'*Assemblée des Nations-Unies* écarte résolument la procédure de la Société des Nations : des assises diplomatiques, entre plénipotentiaires en réalité irresponsables, soucieux d'intrigues, de combinaisons contradictoires, où l'on joue au plus fin, — sur quoi l'opinion publique universelle ne comprend pas, et s'inquiète et se lasse et tombe dans l'indifférence.

Et d'abord il faut que *toutes* les nations, petites ou grandes, y soient représentées; que ce soit leur droit et leur devoir, à toutes. Il n'y faut pas des entrées et des sorties capricieuses.

Toute nation fait partie des Nations-Unies.

Conçoit-on, aux Etats-Unis, quelque Etat, Californie ou Pennsylvanie, qui n'aurait pas ses sénateurs et ses députés au Capitole de Washington ? Conçoit-on un département français, ou une province française, qui serait étrangère au gouvernement et aux intérêts de la nation ?

Nous aurons l'*Assemblée des Nations-Unies*, composées des députés de toutes les nations, élues par leurs assemblées nationales selon des modalités et des proportions qui seront décidées par l'Assemblée elle-même : — Sommet de la pyramide de toutes les assemblées nationales de la terre, expression de la volonté de toutes les Nations-Unies, temple souverain des libertés démocratiques.

Nous ne les voyons pas assis devant une table à tapis vert, avec

tout ce que cela représente de jeu, et d'habileté et de souplesse et de calculs compliqués.

Nous les voyons assis sur des gradins, autour d'une *haute tribune*, d'où ils entendront et jugeront la Parole des responsables, où ils monteront à leur tour pour dire l'opinion de leurs concitoyens.

Entendez-vous, demain, devant l'Asemblée des Nations-Unies, le Président ROOSEVELT, le Premier britannique W. CHURCHILL, le général de GAULLE, Président de la République française, le Maréchal STALINE, le Maréchal TCHANG-KAI-CHEK, — entendez-vous leurs rapports sur la grande guerre gagnée, leurs espérances en la paix du monde ?

Entendez-vous la réponse des députés des Nations-Unies, de quelque député belge, ou grec, ou norvégien, approuvant la gestion du Conseil Exécutif, pour lui dire la reconnaissance des peuples et leurs aspirations et leur bonne volonté ?

On entendra donc ainsi la *voix de l'humanité*. Enfin l'humanité se connaîtra, s'affirmera en sa conscience souveraine, en sa volonté de justice, en son désir d'unité fraternelle.

Ne craignez pas que l'Assemblée des Nations-Unies s'attarde et se perde en des particularismes étroits et jaloux. Dès l'abord, sa seule existence, le seul contact de ses membres créera l'*atmosphère humaine* que nous sentons autour de nous et qui est toute faite déjà de *fraternité chrétienne*.

En vérité, quelles préoccupations l'animeront ? Quel ordre du jour s'imposera ? De cette haute tribune, quels vœux tomberont ? Forcément, de *justice* et d'*harmonie*. La paix établie par la grande victoire qui s'annonce, par la destruction de la *wehrmacht*, on passera, comme dit le Président Roosevelt, de l'économie de guerre à l'économie de paix.

Quel programme, quel souci seront constants aux délibérations de l'Assemblée des Nations-Unies ? Ceux qui ont été au *Bureau International du Travail*, à Genève : la recherche, l'exploitation et la répartition des matières premières ; l'établissement des usines et manufactures qui auront à les traiter en marchandises ; la distribution commerciale entre les nations selon leurs besoins.

On nous démontrera vite, qu'armes déposées, les biens de la terre, aménagés selon la justice, sont mille fois supérieurs à ce qu'il faut au bien-être et au confort de tous les hommes.

Sous la table au tapis vert, on a surpris autrefois des combinaisons louches, nouées d'intérêts particuliers et d'ambitions folles. Cela ne sera pas à la tribune des Nations-Unies, dressée en pleine lumière ; la justice s'imposera et s'adoucira en fraternité.

« Heureux, dit Jésus, ceux qui ont faim et soif de la justice ; car ils seront rassasiés et désaltérés ! »

On nous dit que Rome veut arriver à l'*union des églises chrétiennes*, déchirées depuis mille ans par des schismes si pénibles. Ce ne sera pas facile s'il y reste quelque tendance à une autorité impériale. Il est sûr que toutes les Eglises chrétiennes voudraient que la robe du Christ fût d'un seul morceau...

Mais aussi les Eglises, chrétiennes ou autres, n'ont plus sur les sociétés humaines la mission apostolique, éducative des temps du baptême. Les sociétés humaines sont adultes ; elles ont fait leur expérience ; elles s'approchent de la *table de communion*.

Elles y seront à l'*Assemblée des Nations-Unies*. Et, selon la parole de Jésus au soir de l'Eucharistie, elles sentiront qu'elles sont *une*.

Et ce sera *la Paix*.

***

LES LEÇONS DE TOUTE L'HISTOIRE. — L'EXPÉRIENCE ANTIQUE.

Que nos lecteurs soient convaincus que nous ne les conduisons pas dans une nuée de mysticisme ; que nous nous tenons sur le terrain des réalités les plus concrètes et les plus dramatiques, — non pas des accidents quotidiens dont beaucoup ne laisseront aucune trace, mais des fondations solides sur lesquelles se déroule depuis les origines l'évolution de l'humanité, — depuis la création.

Puisque nous sentons tous que l'heure actuelle est d'une exceptionnelle gravité, et marquera une époque, il nous faut, pour en juger, lui faire sa place dans l'histoire générale.

La révélation et le sens commun, la science et la foi sont d'accord, n'est-ce-pas ? sur ce point que l'homme est supérieur aux autres animaux. Il a été doté par le Créateur, non seulement d'organes et de fonctions physiques, mais de hautes *facultés intellectuelles et morales*.

C'est un fait que cette supériorité lui a assuré la domination et l'exploitation des êtres et des biens de la terre.

Nous n'avons pas besoin de la révélation biblique pour constater tous les jours davantage que l'homme est le *roi de la Création*. Il en est venu à nager mieux que les poissons, à voler mieux que les oiseaux.

Nous sentons surtout, — à moins d'être fasciste ou naziste, ce qu'à Dieu ne plaise ! — que l'incomparable dignité de l'homme, pour chacun et pour tous, est dans la *Liberté*.

Tous les autres animaux sont immobilisés dans l'instinct. L'homme est libre en sa conduite, libre de choisir entre le bien et le mal, c'est-à-dire entre ce qui lui fait du bien et ce qui lui fait du mal. Ainsi il est responsable de son destin.

Nous ne disons pas seulement, comme en notre *Marseillaise :* « Li-

berté, liberté chérie... ». Nous disons *Liberté divine.* C'est par la liberté que l'homme a du divin en lui, qu'il est à l'image et à la ressemblance de Dieu, qu'il se rapproche de Dieu, qu'il se rapproche de plus en plus de Dieu.

Qu'a-t-il fait de cette primauté ? Qu'a-t-il fait de ce don divin ? — C'est là qu'est toute son histoire.

Que nos lecteurs se rassurent ! Nous passerons vite sur le déluge de Noé, pour arriver à celui d'aujourd'hui.

L'histoire, vue sous cette lumière, est faite de deux expériences : celle de l'*antiquité* qui a mal tourné, et celle des *temps modernes* qui tourne plus mal encore...

Dans l'antiquité, les Juifs, le peuple de la Révélation, « le peuple de Dieu », affolés d'orgueil, ont mal usé de leur privilège ; ils ont été infidèles ; ils ont préféré Baal. Ils ont été punis. Ils ont eu la Captivité de Babylone. Elle dure. Ils attendent toujours le Messie.

Les Grecs ont fait un effort plus méritoire pour arriver à l'idée de Dieu par la recherche et la connaissance du souverain bien. De Socrate à Platon, ils sont arrivés à le concevoir et se sont approchés de la Révélation.

Mais ni les uns ni les autres n'ont tiré de la révélation ou de la philosophie les règles nécessaires à la conduite morale et à l'*ascension de l'homme*, à la définition et à la pratique de son vrai bien, donc à la conscience de sa *destinée supérieure.*

Les anciens n'ont connu que la *jouissance épicurienne,* plus ou moins délicate, et, sauf quelques exceptions individuelles, aussi stériles qu'honorables, le monde antique a sombré dans une corruption plus que bestiale. Les invasions barbares l'ont balayé.

Alors *Jésus,* notre Sauveur, s'incarna et évoqua l'*homme nouveau,* l'homme intérieur, qui n'est pas seulement de chair, mais d'une valeur morale infinie et indéfinissable, puisqu'elle est, non pas de jouissance tôt épuisée, mais de sacrifice et d'amour intarissables.

Et sa mort au Calvaire en fut le signe pour les siècles ; et la leçon à jamais.

Ce fut le miracle de l'Evangile. En quelques générations, toute la société humaine entendit la *bonne nouvelle* de la justice et de la fraternité.

Ce fut l'*âge de la Chrétienté.*

On l'appelle dans les livres le *moyen-âge,* — c'est-à-dire un âge intermédiaire, qui ne se définit pas par des caractères propres, et qui attend la Renaissance.

Contre-sens pitoyable, d'ignorance crasse.

L'*âge du Christ.*

Du Ve au XVe siècle, toute l'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, a reçu le *Baptême,* au moins le baptême d'eau. De Reims à Sainte-Sophie, elle se couvrit de sanctuaires, d'églises et de cathédrales : — *Toute l'Europe à genoux au pied de la Croix.*

Moyen-âge! Age de ténèbres ! Ténèbres de la barbarie !

C'est par la *foi* que l'homme s'arrache décidément à l'animalité, qu'il conçoit une autre vie que de jouir : chasser, manger, se repaître, — ce qui est le propre de l'animal— ; qu'il apprend à se donner, — ce qui est le propre de l'homme — ; qu'il cultive au mieux ce qu'il y a de divin en lui ; qu'il s'élève vers Dieu.

Sommes-nous beaucoup plus près de Dieu, au plein ou à la fin des temps modernes ?

Sommes-nous toujours, chers lecteurs, sur le terrain des *réalités* ? Nous voici sur le terrain des *actualités...*

L'EXPÉRIENCE MODERNE, ACTUELLE.

On met généralement la fin du moyen-âge à la *Renaissance*, c'est-à-dire au XVe siècle. La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, fut le signal de ce réveil : c'est un grand honneur que l'on fait aux Turcs. Juste à ce moment, — mais ce n'en est pas une conséquence —, on eut l'*imprimerie :* la traduction et la publication, à travers le monde, de toutes les œuvres de l'antiquité, — la révélation de la *sagesse antique.*

On eut aussi la *boussole* et la *poudre à canon,* — le moyen de découvrir l'Amérique, et celui de la prendre et de l'exploiter.

Ce sont les *temps modernes :* — notre seconde expérience, la seconde expérience de la liberté humaine.

Dès lors, l'homme connut tout son domaine, tout le don de Dieu, l'*univers,* tous les continents et tous les océans, les Indes Orientales et les Indes Occidentales. Il eut à sa disposition tous les biens de la terre, pour en jouir éperdûment.

Au lendemain de son baptême dans le Jourdain, JÉSUS, ayant passé quarante jours dans le désert, y fut tenté par le diable. Le diable finit par le transporter sur une haute montagne, et il lui dit : « Prosterne-toi devant moi, et je te donnerai tous les royaumes du monde ! » Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur, et tu le serviras lui seul ! »

L'homme des temps modernes a-t-il résisté à la tentation ?

SAINT JEAN eut son *Apocalypse* en l'an 90, c'est-à-dire au moment de l'âge d'or de l'empire romain, des Césars aux Antonins. Et pourtant il écrit : « Elle est tombée ! Elle est tombée ! Babylone ! Babylone, la Grande Prostituée ! Elle est devenue une habitation de démons, un repaire de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau impur et odieux, parce que toutes les nations ont bu du vin de la fureur de son impudicité, et que les rois de la terre se sont livrés avec elle à l'im-

pudicité, et que les marchands de la terre se sont enrichis par la puissance de son luxe ! »

Rome est tombée cinq siècles plus tard, « en une seule heure », sous les coups des barbares.

SAINT JEAN ajoute : « Ensuite, je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable, Satan, et il le lia pour mille ans... Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison de l'abîme. Et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, afin de les rassembler pour la guerre ; leur nombre est comme le sable de la mer ».

Je traduis : — Satan enchaîné pour mille ans : soit, le *millénaire de la foi* en Christ, le baptême de la chrétienté, du Ve au XVe siècle. — Mais ensuite Satan sera « relâché pour encore un peu de temps ».

Ainsi dit Saint Jean.

Vingt siècles plus tard, l'histoire ne dit pas autrement.

Elle dit : XVe-XXe siècle. Cinq cents ans de renaissance, d'activité, de fièvre, de frénésie intellectuelle, sur les œuvres de la sagesse antique : — donc en dehors de Dieu, sans Dieu, contre Dieu.

La conquête et l'exploitation à outrance des empires de la terre, les galions et les Eldorados, tous les trésors de Golconde, et d'autres, d'autres...

Mieux, les enivrements de la recherche et de la découverte ; les siècles de la raison, sans frein et sans partage, de la raison sur l'autel ; les inventions les plus hardies de la philosophie et de la physique ; les merveilles de l'industrie ; le monde transformé par la vapeur, par l'électricité, par la synthèse chimique ; — la *Science créatrice ;* l'avenir de la Science au-delà de toutes les imaginations ; la *Création* aux mains de l'homme, — l'émancipation et l'exaltation du génie humain !...

Babel ! Babylone, la grande Prostituée ! L'orgueil, le péché de Satan ! Satan lui-même !

Comme il n'est question que de jouissance, de jouissance vautrée, de jouissance jamais repue :

Cinq cents ans de guerres, guerres de succession, guerres de religion, guerres de butin...

Cinq cents ans de révolutions politiques et sociales, cinq cents ans d'appétits gloutons et de haines forcenées, entre frères, entre compatriotes, pourtant baptisés, — du moins encore presque tous...

Pour aboutir à quoi ? Aux *famines* et aux *massacres* d'aujourd'hui : — Une guerre de cinq ans, suite d'une guerre de cinq ans, suite de cinquante ans d'armements ruineux, suite de cinq siècles de guerres et de révolutions...

Une guerre, — en vérité, *la Guerre* —, la guerre d'aujourd'hui, après toutes autres, *la Guerre au maximum,* la guerre dernière, espérons-le : Cinquante millions de morts, des centaines de millions d'autres victimes, des vieillards sans pain, des enfants sans lait,... toute l'humanité... !

L'abomination de la désolation ! Un *chaos* dont il semble qu'on ne sortira pas, ou pour y retomber et y périr !

Une vision de fin de monde...

***

LA RÉVÉLATION THÉRÈSIENNE.

L'humanité, qui se connaît, connaît sa détresse. Elle a fait, en toute liberté, ses expériences ; elle a sa récompense. Au fond des consciences, elle a mûri ; elle a compris ; elle arrive au *baptême d'esprit ;* il la mènera au *baptême de cœur,* qui est la *communion.* Elle le sent, d'une aspiration universelle, qui cherche encore, mais qui va s'épanouir. Car l'heure est venue.

La science et la révélation y sont d'accord. La foi et la raison s'y soutiennent, comme elles le pourraient toujours.

L'humanité a reçu de Dieu la *liberté,* le plus beau et le plus redoutable des dons. La *liberté* est le fonds de son être moral, l'âme de sa vie et de son effort, sa raison d'être. On définirait l'homme *un être libre.*

Elle a usé de sa *liberté.* Elle en a abusé, à ses risques. Mais c'est par la liberté qu'elle s'est dégagée de l'animalité, qu'elle est l'humanité. C'est par la liberté qu'elle se sauvera.

La France et les Etats-Unis, dit l'histoire, ont porté, ensemble, la liberté à ses plus heureuses et fécondes manifestations. Elles continuent.

La France du XVIIIe siècle arriva à la *Déclaration des Droits de l'homme,* — non pas contre Dieu, puisque la liberté vient de Dieu, et qu'elle se tient « sous les auspices de l'Etre suprême ».

Dans le même temps, — l'histoire a de ces rencontres —, les Etats-Unis promulguaient leur admirable *Déclaration du 4 juillet* 1776 : « Nous regardons comme évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : Tous les hommes ont été créés libres et égaux ; ils possèdent des droits inaliénables ; parmi ces droits, sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur ».

LA FAYETTE y courait. Il avait vingt ans. Il écrivait à sa jeune femme : « Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de toute l'humanité ; elle va devenir le respectable et sûr asile de la vertu, de l'honnêteté, de la tolérance, de l'égalité, et d'une tranquille liberté ».

On sent battre ici le *cœur de l'humanité.*

Mieux même : — La France révolutionnaire avait décrété l'abolition de l'esclavage. Mais ce sont les Etats-Unis qui l'ont pratiquement chassé de la face de la terre. Il y fallut une longue guerre, une guerre de quatre ans, la plus triste des guerres, une guerre civile, une guerre où leur existence même fut menacée, la *guerre de sécession.* Elle exigea d'énormes sacrifices... Elle leur a valu la plus grande gloire parmi les nations. Elle est restée le signe de leur mission sacrée, qui est de *libérer tous les esclaves.*

D'Abraham LINCOLN à Franklin ROOSEVELT la chaîne est solide.

L'humanité a la *liberté* de se livrer à l'injustice, à l'inégalité, aux discordes et aux batailles qui l'ont menée où elle est. Elle a aussi la liberté d'établir l'*égalité* et la *justice.* Après expérience, elle veut l'égalité et la justice ; elle y fait effort contre tous privilèges qui s'affirment, contre tous appétits qui se défendront jusqu'au bout avec acharnement.

L'humanité a la *liberté* de se livrer à la violence, de se déchirer de haines et de guerres, de vivre sous la bombe et dans le mensonge. Elle a la liberté de choisir entre le mal et le bien, entre son mal et son bien. Elle a aussi la liberté de travailler à la *concorde,* à la *paix* et à la *fraternité.*

Elle est allée au chaos, en toute liberté. Elle le connaît. Elle a fait son expérience. Elle a sa récompense.

Elle a la *liberté* d'en sortir. Voici qu'elle veut en sortir.

L'heure est venue. Par-dessus les Eglises, toute l'humanité va à Jésus, pour s'affirmer et se réaliser dans l'*unité des cœurs* et des consciences, — dans les *Nations-Unies,* — dans *l'un.*

Jésus a entendu l'appel de la conscience humaine. Il l'a vu venir. Il a suivi l'expérience de la liberté, puisqu'il est avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

Et voici.

Au temps de la tant grande pitié du royaume de France, — c'était au commencement des temps modernes — il avait appelé JEANNE D'ARC, une enfant de seize ans, brûlée vive à dix-neuf ans, pour le salut de la patrie. Son dernier souffle, sur son bûcher, fut pour appeler : « Jésus ! »... Et elle monta près de lui...

En France encore, — pourquoi encore en France ? Peut-être parce que la France a fait à l'expérience humaine les sacrifices les plus méritoires —, Jésus a appelé la petite THÉRÈSE MARTIN, Thérèse de Lisieux. Elle s'est faite son jouet, sa petite balle. Elle est allée à lui, toute à lui, du fond de sa cellule du *Carmel.* Sans en avoir conscience, elle appelait Jésus au nom de l'humanité.

Elle n'y a suivi que les « petites voies », celle qui sont ouvertes aux « petites âmes », c'est-à-dire à *tous,* à ceux qui sont humbles comme des enfants : — THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

Elle a fait, jour après jour, tous les sacrifices qu'exige le don de soi-même à Jésus, c'est-à-dire à l'amour, à l'amour du prochain, de tous les êtres de la Création, des petites fleurs des champs.

Elle est venue, Jésus l'a appelée, pour apprendre à l'humanité à aimer. Elle a beaucoup souffert ; elle a eu son calvaire, comme Jeanne d'Arc. Elle en a été heureuse, oui, heureuse de souffrir, comme Jésus, pour l'amour, qui est le sacrifice total, le don total, le meilleur de l'âme humaine, le meilleur de tout l'être humain, l'aspiration de toute sa vie, — même, ou surtout, quand il fait souffrir.

Elle a mis au crucifix une *couronne de roses.*

Elle est morte toute jeune à vingt-quatre ans, en 1897. C'était hier. C'est pour nous qu'elle est morte.

En vérité, elle est morte d'amour ; elle est *morte d'aimer ;* elle est morte en aimant : « Mon Dieu,... je... vous.. aime ! » Elle est *morte pour qu'on aime.*

Des bras de Jésus, qui l'a prise, elle effeuille sur nous tous, chaque jour, les pétales de ses roses : « *Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses.* » — « *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre* ».

Elle a laissé son secret, sa révélation, dans un petit livre, *Histoire d'une âme : Histoire printanière d'une petite fleur blanche,* — le plus beau livre qui soit depuis les Evangiles, tout fervent et palpitant d'amour.

Jésus le lui avait commandé, pour renouveler son commandement nouveau, le commandement d'amour.

Jésus a fait à ce petit livre, en quelques années, une diffusion universelle, vraiment miraculeuse, parce qu'il faut que tout le monde entende le commandement d'amour. Il est la *bonne nouvelle* attendue, appelée par l'humanité.

Jésus avait dit : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Thérèse répéta : « Aimons-nous les uns les autres. Aimons ! »

Elle en a vécu. Elle en est morte.

Elle a été canonisée dès 1925, par ordre supérieur, par-dessus tous règlements ecclésiastiques. Car elle a dit la parole de Dieu. Et le monde entier s'approche pour l'entendre.

Aimons-nous les uns les autres.

Nous avons dit jusqu'ici : — « Jouissons. Chacun pour soi ! »

Nous nous sommes trompés. Il faut dire : « Aimons. Tous en un ».

Parmi les millions de pélerins qui ont porté leurs prières à la Basilique de Lisieux, après les légats du Pape, après Mgr Pacelli, aujourd'hui PIE XII, le Cardinal BOURNE, primat d'Angleterre, le Cardinal DOUGHERTY, archevêque de Philadelphie.

Hier, le vainqueur de la miraculeuse victoire de Normandie, — pourquoi la miraculeuse victoire est-elle de Normandie ? — le général EISENHOWER recommande à ses troupes la plus grande vénération pour la Basilique Thérésienne, et les troupes américaines présentent les armes devant la Basilique de Lisieux. Les Américains aiment bien notre Thérèse; ils l'appellent « la petite fleur ».

Le général de GAULLE, à peine rentré à Paris, porte à Notre-Dame-des Victoires, l'église thérésienne de Paris, les actions de grâces de la miraculeuse Libération. Hier il a entendu le *Magnificat* à la Basilique de Lisieux.

Toute l'humanité, de toutes races, de toutes religions, se fait *une* en SAINTE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

Ce n'est pas manifestation de dévotion enfantine, comme quelques-uns l'ont cru.

C'est grande *page d'histoire*, la plus grande depuis deux mille ans.

L'histoire y est venue. Après les expériences qu'elle a relevées, elle est obligée, scientifiquement même, d'être thérésienne. Elle doit enregistrer les faits. Elle doit donc dire ceci :

L'humanité est lasse, lasse, épuisée de haines diaboliques; elles lui ont fait tant de mal ! Elles lui font tant de mal !

En sa *liberté* épanouie, et sûrement féconde, elle veut *justice*, elle veut *amour*.

Elle veut *la Paix*, — mais non pas une paix de circonstance. — Elle veut la Paix rayonnante, éblouissante, vivante et bienfaisante à jamais : *La Paix de Liberté, Justice et Fraternité*... Une pluie de roses...

Est-ce miracle ?

Nous y touchons.

Le miracle est la rencontre du divin et de l'humain, l'appel de l'humain au divin. Il n'y a pas de miracle sans la foi.

Si l'homme appelle Dieu, Dieu lui répondra.

Si l'homme a foi dans la paix, il aura la paix.

Religion, c'est lien.

Rassemblons tous les hommes, *en un*, dans le lien, dans la *Religion de la Paix*, dans l'atmosphère de la Paix.

Et ce sera dès ici-bas la *Cité Céleste*.



MAI 1945. — Les pages qui précèdent ont été vérifiées, consacrées magnifiquement par l'immortelle victoire, la plus belle victoire de tous les temps. De la Normandie à la Rhénanie, de la Ruhr à la Saxe et à l'Elbe; de Stalinegrad à Varsovie, de Varsovie à Berlin, elle portera à la plus grande gloire les noms des vainqueurs, EISENHOWER et MONTGOMERY et ALEXANDER; YOUKOV et KONIEV et TOLBOUKINE, et tant d'autres, et ceux aussi des grands chefs qui ont fourbi leurs armes : CHURCHILL, ROOSEVELT et STALINE.

Victoire universelle, puisqu'on annonce, en même temps que la prise de Berlin, la prochaine catastrophe du Japon. Victoire complète, puisqu'elle comporte, non pas seulement l'armistice, mais la capitulation sans conditions.

L'horrible guerre s'achève parmi les pires atrocités. Les camps allemands de concentration et de déportation, Dachau, Büchenwald, Belsen, Matthausen, beaucoup d'autres, portent à jamais le signe de la barbarie, de la pire barbarie, en ses raffinements scientifiques.

Elle s'achève aussi par le châtiment : les deux bandits abattus, par leurs propres compatriotes. La leçon portera. Elle est la justice. D'autres ambitieux, après ceux-là, hésiteront avant de courir ces risques. La barbarie ne paie plus; elle mène au pilori.

Quel contraste avec la mort de ROOSEVELT*!* — « Heureux, a dit Jésus, ceux qui font la paix; ils seront appelés les fils de Dieu ! »

Le 4 avril 1865. — Fin de la Guerre de Sécession aux Etats-Unis, le PRÉSIDENT LINCOLN reçut la capitulation des Sudistes. Le 9 avril, il était assassiné; mais il restait vainqueur, et l'esclavage demeura à jamais aboli : une belle page dans l'histoire des Etats-Unis.

Le 12 avril 1945, le PRÉSIDENT ROOSEVELT mourait , de la plus belle, de la plus glorieuse des morts, de la « mort idéale », a dit Churchill, en pleine victoire, en pleine apothéose.

Nous gardons le nom du PRÉSIDENT ROOSEVELT parmi ceux qui, dans les siècles, ont le mieux servi et honorent le plus l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 3

I. — VERSAILLES 1919. UNE PAIX SABOTÉE 1919-1939 5

La victoire de 1918. La fin du pangermanisme, 5 ; — Les libertés nationales. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, 6 ; — La Société des Nations, 8 ; — En l'absence des Etats-Unis, 10 ; — La doctrine de l'unité allemande, 12 ; — Contre la France et contre la Russie. L'équilibre européen, 14 ; — L'Allemagne redressée et évacuée. Gustav Stresemann, 15 ; — La France désarmée, 17 ; — L'Allemagne déchaînée, 20.

II. — L'ALLEMAGNE TOUTE EN WEHRMACHT 23

Les Allemagnes, 23 ; — Les « libertés germaniques ». France et Allemagne, 25 ; — La Wehrmacht de Prusse. « L'aigle noir », 28 ; — Où est l'Allemagne ? 30 ; — L'Allemagne devant la table de la paix, 32. — Les tenailles de la Wehrmacht. La Prusse en Pologne, 34 ; — La Rhénanie. Rheinland, 36 ; — Le problème central. La Rive Gauche du Rhin. Le Rhin fleuve de la Paix, 39.

III. — AUTOUR DU MONDE. DE LA MÉDITERRANÉE CLASSIQUE A LA MÉDITERRANÉE DU PACIFIQUE 42

Une caricature d'empire romain, 42 ; — L'hellénisme dans les siècles, 44 ; — L'Islam dans les siècles, 46 ; — L'Orient. Les Lieux Saints, 48 ; — La Méditerranée du Pacifique. Blancs et Jaunes, 50 ; — Les Sages de la Chine. La Wehrmacht du Japon, 52 ; — Les trésors du Pacifique à l'inventaire de la Paix, 54 ; — Victoire mondiale pour harmonie mondiale, 56.

IV. — LES NATIONS-UNIES EN UN. UNE PAIX DE SIÈCLES .. 59

Le Conseil Exécutif des Nations-Unies, 59 ; — L'Assemblée des Nations-Unies, 61 ; — Les leçons de toute l'histoire. L'expérience antique, 63 ; — L'expérience moderne, actuelle, 65 ; — La révélation thérésienne, 67.

MAI 1945 70

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ÉDITIONS ET DE PUBLICITÉ

La *Société Internationale d'Editions et de Publicité* prépare un programme de large diffusion pour le plus grand prestige de la pensée française dans le monde, par sa collection « *La Barque d'Isis* ».

Les ouvrages qui paraîtront dans cette collection étudieront sous tous leurs aspects les traditions de notre pays, et particulièrement celles de la grande époque qu'est le Moyen Age.

D'autre part, « *La Barque d'Isis* » permettra d'exprimer toutes les idées présentement discutées à l'Institut France-Egypte dont elle est une émanation, idées qui tendent à un rapprochement Orient-Occident, à l'union de l'Islam et de la Chrétienté, à l'œcuménisme sous le signe d'*Isis*, la déesse de la vie.

La Barque d'Isis publiera des études religieuses, sociales, philosophiques, économiques et historiques sur cet Orient d'où est venu toute lumière et dont l'Europe harassée de haine attend le mot d'espoir, afin qu'en confrontant la science occidentale et la métaphysique orientale l'humanité trouve enfin la paix et le salut.

Les prochains ouvrages qui paraîtront au fur et à mesure des possibilités matérielles seront :

Edouard DRIAULT. — *Jésus avec nous dans les Temps.*
La Révélation Thérésienne.

Fernand PIGNATEL. — *Andarta et le message des Gaules.*
Isis et le message de l'Orient.

Enfin, c'est sous ce même signe que reparaîtra *La Revue des Etudes Napoéloniennes,* fondée en 1912, et dont le programme très vaste sera bien fait pour assurer partout le prestige de la France et le sens de sa mission.

LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ÉDITIONS ET DE PUBLICITÉ
58, rue Pierre-Charron
PARIS (VIIIe)

IMPRIMERIE MODERNE
11, RUE DU GRAND-CLOITRE
28 JUIN 1945
LANGRES (HTE-MARNE)

3000 ex
G Cordier